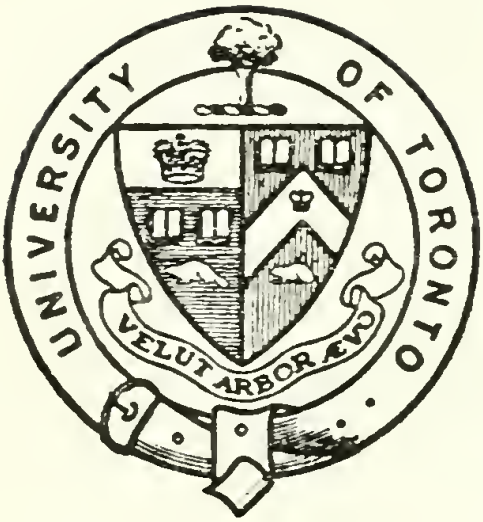

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington Smith

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME III.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

4254.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE HAUTEROCHE,

ET

CAMPISTRON.

4502

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT, AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

PG
1801
M25
1824

LE DEUIL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée, pour la première fois, en 1672.

NOTICE

SUR

HAUTEROCHE.

Noel Lebreton, sieur de Hauteroche, né à Paris en 1617, étoit fils d'un huissier au parlement, fort riche, qui lui donna une bonne éducation. Il montra de bonne heure du goût pour le théâtre. Il entra suivant les uns en 1650 et suivant les autres en 1654, au théâtre du Marais, d'où il passa, à la réunion de 1680, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, qu'il quitta en 1682.

On s'accorde à dire que Hauteroche étoit fort bon acteur, et remplissoit avec beaucoup de talent les troisièmes rôles dans la comédie, et les confidents dans la tragédie. Ce fut lui qui joua d'original Éphestion dans *Alexandre* de Racine, Phœnix dans *Andromaque*, Tigrane dans *Antiochus* de Thomas Corneille.

La première pièce de Hauteroche fut l'*Amant qui ne flatte point*. Cette comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1668, n'obtint qu'un médiocre succès. L'année suivante, il donna le *Souper mal apprêté*, comédie en un acte, en vers, qui resta quelque temps au théâtre.

Les Apparences trompeuses, comédie en trois actes, fut, dit-on, refusée, en 1672, par les camarades de Hauteroche; cependant Mouhy, dans son Abrégé de l'Histoire du théâtre français, donne quatre représentations à cette pièce.

Dans la même année parut *le Deuil*, comédie, en un acte, en vers, laquelle est restée au théâtre.

En 1674, Hauteroche donna *Crispin musicien*, en cinq actes, en vers, et *Crispin médecin*, en trois actes et en prose. La première de ces pièces eut quarante représentations; la seconde se joue encore très souvent tant à Paris que dans les départements.

A ces deux pièces succéda une comédie en cinq actes, en vers, intitulée *les Nobles de pro-*

vince, jouée pour la première fois en 1678, et qui n'eut point de succès.

La Dame invisible ou *l'Esprit follet*, comédie en cinq actes, en vers, n'eut d'abord que six représentations, mais elle se releva ensuite avec assez de succès. Cette pièce fait à présent partie du répertoire du théâtre de l'Odéon.

Le Cocher supposé, en un acte, en prose, fut mis au théâtre le 9 avril 1684, et se joue encore, le rôle principal étant regardé comme un des plus jolis de l'emploi des comiques.

Les Bourgeoises de qualité, en cinq actes, en vers, dernière comédie de l'auteur, jouée au théâtre Français, n'y eut que sept représentations.

Hauteroche mourut à Paris en 1707, dans sa quatre-vingt-dixième année.

PERSONNAGES.

PIRANTE, père de Timante.
TIMANTE, son fils.
JAQUEMIN, fermier et receveur de Pirante.
BABET, fille de Jaquemin.
PERRETTE, servante de Jaquemin.
CRISPIN, valet de Timante.
NICODÈME, serviteur de Jaquemin.
MATHURIN, valet de la ferme, personnage muet.

La scène est à un village à deux lieues de Sens.

LE DEUIL,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE, CRISPIN, *en grand deuil.*

CRISPIN.

Par ma foi, nous voilà plaisamment équipés,
Noirs du bas jusqu'en haut, et des mieux encrêpés.
Seriez-vous bien parent d'un... faut-il que j'achève?
Là, d'un de ces messieurs que l'on rouoit en Grève,
Le jour qu'il vous a plu de partir de Paris?

TIMANTE.

Maraud!

CRISPIN.

A dire vrai, monsieur, je suis surpris.
Votre père, votre oncle, enfin tout le lignage
Regorge de santé, rien ne meurt, dont j'enrage;
Pas un neveu, pas même un arrière-cousin;
Et le grand deuil vous plaît à porter?

TIMANTE, *riant.*

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous riez? Cet habit peut donner de la joie,
Quand une tête à bas laisse force monnoie;

Bon, pour lors : mais, à moins d'une mort de profit,
L'équipage est lugubre, et me choque l'esprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjouir l'ame.

CRISPIN.

D'accord, quand un mari fait enterrer sa femme.
Comme, en se mariant, on se met en danger
D'avoir, pendant ce nœud, tout le temps d'enrager,
Je crois que pour guérir cette sorte de rage,
Il n'est rien de meilleur qu'un prompt et doux veuvage.
Mais sans moraliser, monsieur, venons au point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point;
Vous poussez jusqu'au lieu de votre métairie.
D'abord vous descendez dans une hôtellerie;
Vous y prenez le deuil, vous m'en équipez, moi,
Qui ne pleure personne, et qui ne sais pourquoi.
Si j'ose demander à quoi tend ce mystère,
Vous riez, vous chantez, et vous me faites taire;
Et, sans m'expliquer rien, toujours la joie au cœur,
Vous entrez dans la cour de votre receveur.
Ce noir déguisement cache au moins quelque chose;
Pour la dernière fois, j'en demande la cause.

(*Timante sourit.*)

Allez-vous rire encor? Bonsoir, je n'en suis plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Peste! Et combien en aurai-je?
Équipé comme vous, j'ai même privilége;
Et je ne prétends pas porter le deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits!
Mais, déguisés ainsi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point dessein de voler quelque coche?
Qu'en est-il?

TIMANTE.

Moi, voler! C'est perdre la raison,
Que...

CRISPIN.

J'entends; mais, monsieur, je crains la pendaison.
Pour toucher cet argent, çà, que faut-il donc faire?

TIMANTE.

Pleurer. Sais-tu pleurer?

CRISPIN.

Moi? non; mais je sais braire :
Cela suffira-t-il?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux;
Et, quand je pleurerai...

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux.
Commencez seulement; pour venir à la charge,
Je vous réponds, monsieur, d'une bouche aussi large.
Il ne faut qu'essayer, voyez : Hin, hin, hin...

TIMANTE.

Bon.

CRISPIN.

L'accord est musical : est-ce là votre ton?

TIMANTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs à quoi tend le mystère?

TIMANTE.

A duper Jaquemin, receveur de mon père,
A qui, par ce faux deuil appuyant mon rapport,
Je persuaderai que le bon homme est mort ;
Et que, depuis huit jours, surpris d'apoplexie,
Tout d'un coup, sans parler, il a fini sa vie.
J'en suis seul héritier; et Jaquemin, je croi,
Prétendant n'avoir plus à compter qu'avec moi,
Ne refusera pas de me payer la somme
Que, pour le premier ordre, il tient prête au bon homme.

CRISPIN.

Vous êtes fils unique; et votre receveur,
S'il plaisoit à la mort de vous faire l'honneur
De saisir au collet votre avare de père,
Auroit avecque vous quelques comptes à faire.
Mais sur quoi s'assurer qu'il doit deux mille écus?

TIMANTE.

Six cents louis, Crispin, tous paiements rabattus.
De mon père pour lui j'ai surpris cette lettre;
Écoute, et tu verras ce qu'on peut s'en promettre.
(*Il lit.*)

« Monsieur Jaquemin, votre compte est bon. Les

« diverses sommes que vous m'avez fait toucher ici, et
« dont vous n'avez point de quittance, montent à huit
« cents écus; ainsi, reste dû six mille six cents livres.
« Ne vous embarrassez pas à chercher une voie sûre
« pour me les faire tenir : j'irai moi-même les recevoir,
« sur les lieux, dans quinze jours ou trois semaines, et
« nous aviserons ensemble à régler les clauses du nou-
« veau bail que vous demandez. Je ne vous écrirai
« point davantage là-dessus. Ne me faites point de ré-
« ponse. Votre meilleur ami,

« PIRANTE. »

En prenant les devants, comme il est bon payeur...

CRISPIN.

J'entends : plus fin que vous n'est pas bête, monsieur;
Et, pour un nouveau bail, sans trop songer aux clauses,
Je vous crois déja voir accommoder les choses.
Pour bien faire, il faudroit que monsieur Jaquemin,
Obtenant du rabais, grossît le pot-de-vin :
Il en demandera, signez tout.

TIMANTE.

Moi ?

CRISPIN.

Qu'importe?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Votre père a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raison.
Quel père! Il faut aller joindre ma garnison;
Je pars; et, pour tout fruit à mes belles paroles,
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt pistoles :

Me voilà bien !

CRISPIN.

Aussi, pour vous en consoler,
Sans façon, en bon fils, vous venez le voler.
Mais, quoiqu'en ce dessein, monsieur, je vous admire,
Si votre père, enfin, s'est avisé d'écrire,
Sa lettre et vos discours n'auront aucun rapport ;
Et nous serons tondus, sur cette feinte mort.

TIMANTE.

Au commerce d'écrire avec joie il renonce ;
Il plaint, trois mois entiers, le port d'une réponse :
Tu vois que, par sa lettre, il mande à Jaquemin
De ne lui point récrire. Outre cela, Crispin,
J'ai su... Mais taisons-nous, quelqu'un vient.

SCÈNE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Timante.*

C'est Perrette

(*bas.*)

Et madame Babet. La friponne est bien faite,
Monsieur, et vaudroit bien, soit dit, sans faire tort...

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

Songe à l'apoplexie, et que mon père est mort.

PERRETTE, *à Babet, regardant Timante.*

Je ne me trompe point, c'est notre jeune maître.

BABET.

Dans un pareil habit, j'ai pu le méconnoître.
Quoi ! Timante ? c'est vous, D'où vient donc ce grand deuil ?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah, Babet!

BABET.

Crispin?

CRISPIN, *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE, *pleurant.*

Quel malheur!

PERRETTE, *à Crispin.*

Apprends-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN, *pleurant, à Perrette.*

Son père...

PERRETTE.

Eh bien! son père?

CRISPIN, *pleurant.*

Il est gîté, Perrette,
Le pauvre homme! il m'aimoit, comme si... Mais, enfin,
Dieu veuille avoir son ame.

PERRETTE.

Il est mort!

BABET.

Quoi! Crispin,
Pirante est mort!

CRISPIN, *pleurant, à Babet.*

Malgré tout ce qu'on a pu faire,
Il est... Ah!

BABET.

Je l'aimois comme mon propre père.

(*à Perrette.*)

Soutiens-moi.

(*Elle s'appuie sur elle.*)

PERRETTE, *à Babet.*

Ce malheur est touchant; mais...

BABET.

Hélas!

CRISPIN, *bas, à Timante.*

Que ne la prenez-vous, monsieur, entre vos bras?
Ses ennuis passeroient plus tôt.

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

Ils m'embarrassent.

CRISPIN.

Voilà que c'est d'avoir des pères qui trépassent!

PERRETTE.

La, revenez à vous : puisque le mort est mort,
Quel remède? et pourquoi s'en affliger si fort?

CRISPIN, *à Babet.*

Perrette le prend bien : point de mélancolie.
Les morts ne vivent plus; les pleurer, c'est folie.

BABET, *pleurant.*

Il étoit mon parrain; et j'aurois peu de cœur..

TIMANTE, *larmoyant.*

Suffit, Babet; c'est trop partager ma douleur.

BABET, *larmoyant.*

Si mes larmes...

PERRETTE.

Par-là qu'est-ce que l'on avance?
Voyez monsieur; il prend son mal en patience.

CRISPIN.

C'est qu'il sait vivre, diable !...

TIMANTE.

Et monsieur Jaquemin,
Que fait-il?

PERRETTE.

Tout-à-l'heure il étoit au jardin :
Je m'en vais le chercher; consolez-vous ensemble.

SCÈNE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE, *riant.*

Eh bien, Babet?

BABET.

Eh quoi ! vous riez?

TIMANTE.

Que t'en semble ?
Le deuil me sied-il bien?

BABET.

Je ne sais où j'en suis.
Oubliez-vous déja?...

TIMANTE.

Babet, trève d'ennuis;
Mon père n'est pas mort.

BABET.

Ah ! j'ai lieu de me plaindre;
Vous me trompez?

TIMANTE.

Il m'est important de le feindre;
Ayant besoin d'argent, je n'imagine rien
De plus propre à duper et ton père et le mien.

BABET.

Mais comment pensez-vous?...

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine;
Avec moi seulement souffre que je t'emmène;
Si tu veux éclater, il faut prendre ce temps.

BABET.

Je pars à l'heure même, et vais coucher à Sens.

TIMANTE.

Seule?

BABET.

Seule; et je dois, par l'ordre de mon père,
Avec certain parent terminer quelque affaire :
Rendez-vous-y; j'y couche; et là, nous résoudrons,
Touchant votre dessein, quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin, sans que l'on t'accompagne!
Je crains....

BABET.

Tout est rempli de gens dans la campagne;
Il est jour de marché. Je vous quitte : à tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir, pour te joindre au plus tôt.

BABET.

Je vais partir avant que mon père survienne

SCÈNE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *montrant du doigt l'endroit où Babet est rentrée.*

Monsieur, hem?

TIMANTE.

Qu'est-ce?

CRISPIN.

Il n'est qu'en dira-t-on qui tienne
La Babet est traitable, et se rend sans façon.

TIMANTE.

Son honneur, avec moi, ne court point hasard.

CRISPIN.

Bon!
Le moyen?

TIMANTE.

Elle peut...

CRISPIN.

J'entends; dans le voyage,
La belle, en tout honneur, aura soin du bagage.
Quand vous en serez las, pour le moins...

TIMANTE.

Maître sot!

CRISPIN.

Souffrez-moi la servante, et je ne dirai mot;
A ces conditions, c'est une affaire faite:
Vous emmenez Babet, j'emménerai Perrette.

TIMANTE.

Ah! ce n'est pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non? je croi
Qu'en esprit, beaux discours, vous l'emportez sur moi;
Mais, où l'esprit n'est pas tout-à-fait nécessaire,
Monsieur, sans vanité, je suis assez bon frère;
Et...

TIMANTE.

Pour faire cesser tes sots raisonnements,
Apprends qu'à tort tu fais de mauvais jugements,
Et qu'au sort de Babet les nœuds de l'hyménée,
Au déçu de mon père, ont joint ma destinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épousée?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes mari?

TIMANTE.

Depuis plus de six mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri?

TIMANTE.

Moi? point du tout.

CRISPIN.

Miracle! il ne s'en trouve guères
De si contents que vous de ces sortes d'affaires:
Aussi n'êtes-vous pas encor bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la chose, on n'a rien oublié :
J'ai pour Babet...

CRISPIN.

D'accord : ne pouvant voir la belle
Qu'en secret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle;
Mais Babet, aujourd'hui vos plus chères amours,
Ne sera plus Babet quand vous l'aurez toujours.

TIMANTE.

Il faut incessamment que ta langue s'égaie.

CRISPIN.

Hasard : gageons, monsieur; et, si je perds, je paie.
Mais son père sait-il que?...

TIMANTE.

Non, il n'en sait rien;
Car, comme en avarice il surpasse le mien,
Et qu'un sou déboursé lui semble arracher l'ame,
Sans doute il eût tout fait pour traverser ma flamme :
Mais, l'hymen déclaré, tout lui parlant pour moi,
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il dise pourquoi.

CRISPIN.

Mais, monsieur, étant noble, et de bonne famille,
D'un simple receveur vous épousez la fille !
Que dira votre père?

TIMANTE.

Il s'estomaquera,
Fera le difficile, et puis s'apaisera.
Après tout, Jaquemin, quoiqu'il soit sans naissance,
A l'avarice près, est homme d'importance :

Il est le coq du bourg, connu pour un Crésus,
Et posséde du moins cinquante mille écus;
Cela répare assez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peste!
Puisqu'il a tant de bien, il est noble de reste.
Combien de soi-disant chevaliers et marquis
Se targuent sottement de noblesse à Paris,
Dont, en s'emmarquisant, la plus haute noblesse
A seulement pour titre une grande richesse!
Sans cela, leur naissance est basse et sans éclat,
Et leur bien, en un mot, fait tout leur marquisat.
Ces gens, au temps qui court, ont beaucoup de confrères
Mais la chère Babet, elle n'a sœurs ni frères.

TIMANTE.

Babet est fille unique; et bien d'autres que moi...

CRISPIN.

Bien d'autres? quantité tiennent leur quant-à-soi,
Qui, loin de refuser une affaire semblable,
Moyennant force écus, épouseroient le diable.
Le diable cependant doit être roturier;
Qu'en croyez-vous?

TIMANTE.

Badin!

CRISPIN.

Je ne suis pas sorcier :
Ce que j'en dis, monsieur, n'est que par conjecture;
Mais être grand trompeur, sent beaucoup la roture:
On dit que c'est du diable une perfection.

(*Timante sourit.*)

D'ailleurs, comme le monde est plein d'ambition,
Et suivant que chacun par l'argent se gouverne,
Si le diable en ces lieux venoit tenir taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule seroit grande.

TIMANTE.

Il est vrai qu'aujourd'hui,
Passât-on en vertu les vieux héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent, on n'est pas honnête homme;
Il en faut pour paroître.

CRISPIN.

Aussi, pour en avoir,
Il n'est ressort honteux qu'on ne fasse mouvoir.
Lois, justice, équité, pudeur, vertu sévère,
Par-tout, au plus offrant, on n'attend que l'enchère;
Et je ne sache point d'honneur si bien placé,
Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé.

SCÈNE V.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE, *continuant, à Crispin.*

Tu crois donc...

CRISPIN, *montrant Jaquemin.*

St.

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

J'entends ce que tu me veux dire.

CRISPIN, *bas, à Timante.*

Songeons à larmoyer; il n'est plus temps de rire.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Monsieur, que m'apprend-on?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah! monsieur Jaquemin...

JAQUEMIN, *pleurant.*

Mon pauvre maître! Ah! ah!

TIMANTE, *pleurant.*

Ah!

CRISPIN, *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE, *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN, *à Timante.*

Eh, monsieur! un esprit de la trempe du vôtre...

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Crispin; tu le sais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oui, vous perdez beaucoup; mais, dans un tel malheur,
On doit patiemment supporter sa douleur;
Le ciel le veut ainsi : lui faire résistance,
C'est l'offenser, monsieur, et c'est lui faire offense.
Il est vrai, votre père auroit couru hasard
De vivre plus long-temps, s'il étoit mort plus tard;
Mais quand, par la rigueur... des ordres qu'il faut suivre,
On est mort tout-à-fait... on ne sauroit plus vivre.
Considérez, d'ailleurs... que le temps vous fait voir
Que la raison...

(*arrachant le mouchoir que Timante tient à ses yeux.*)

Monsieur, prêtez-moi ce mouchoir,
Je n'y pense point, sans...

JAQUEMIN, *pleurant.*

Crispin me perce l'ame.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur... ah!

TIMANTE.

Ah!

PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Quand je perdis ma femme,
Il m'en souvient encor...

CRISPIN.

Hé! monsieur Jaquemin,
Laissez-là votre femme; elle est bien morte.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Enfin,
Il nous faut tous mourir. Je suis vieux, et peut-être...

CRISPIN.

Voulez-vous, par vos pleurs, désespérer mon maître?
Comme il sanglote! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez son mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Crispin a raison, et...

JAQUEMIN.

Je le sais; mais, Perrette,
Quand je sentirois moins la perte que j'ai faite,
Il faudroit, quand d'un maître on apprend le trépas,
N'avoir guère d'honneur, pour ne s'affliger pas...
Monsieur Pirante étoit un ami...

CRISPIN.

Laissez faire;
Monsieur est honnête homme, et vaudra bien son père;
Vous verrez.

JAQUEMIN.

Dieu le veuille!

PERRETTE, *bas, à Jacquemin.*

Hé! là donc, parlez-lui.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Nous avons tous les deux un grand sujet d'ennui,
Et tous deux nous perdons, sans y pouvoir que faire,
Moi, monsieur, un bon maître, et vous, un brave père:
Mais, pour m'en consoler, j'espère en ce malheur
Que vous vous souviendrez de votre serviteur.
J'ai soixante et deux ans; et, dès mon plus bas âge,
J'étois de la maison.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je perds un père, A qui vous rendiez bien des soins;
Il étoit votre ami, je ne le suis pas moins.

JAQUEMIN.

Il est mort! quelle perte! à tous moments j'y pense,
Et, tant que je vivrai, j'en aurai souvenance.
Voyant qu'en l'autre monde il lui falloit aller,

Ne vous a-t-il pas dit?...

TIMANTE.

Il est mort sans parler.

JAQUEMIN.

Sans parler!

TIMANTE.

Le moyen! quand il eût eu cent vies...

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JAQUEMIN, *redoublant sa tristesse.*

Ah!

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend si consterné?

JAQUEMIN, *se désespérant.*

Ah ciel!

TIMANTE.

Qu'avez-vous donc?

JAQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment?

JAQUEMIN.

C'est qu'en trois fois, monsieur, j'ai, par avance,
Donné...

CRISPIN.

Vous avez fait des paiements sans quittance?

JAQUEMIN.

Hélas! oui.

CRISPIN.

Ces paiements nous ont bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Est-ce que?...

CRISPIN.

De frayeur j'en ai pensé mourir.
Allez, ne craignez rien; on vous en tiendra compte.

JAQUEMIN.

On sait donc?...

CRISPIN.

Je prenois les esprits pour un conte;
Mais je suis détrompé; car, pour vos intérêts,
Le pauvre mort nous est apparu tout exprès.

JAQUEMIN.

Apparu?

CRISPIN, *montrant son maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JAQUEMIN.

Est-il croyable?

CRISPIN.

Il nous a lutinés six jours, comme le diable,
Tantôt en pigeon blanc, tantôt en chieu barbet;
Tant enfin, qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous sa propre figure il s'est fait reconnoître,
Et me serrant le bras, « Crispin, connois ton maître,
« M'a-t-il dit; vous, mon fils, n'ayez aucune peur,
« A-t-il continué, s'adressant à monsieur.
« Du seigneur Jaquemin je viens vous dire comme
« J'ai reçu, sans quittance, en plusieurs fois la somme. »

JAQUEMIN.

Combien? N'a-t-il pas dit, monsieur, huit cents écus?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN, *à Timante.*

J'ai fait tenir quelque chose de plus;
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire...

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Il suffit que le mort soit venu m'en instruire :
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez! Avec les gens de bien,
On a beau hasarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le défunt, quoique avare, avoit l'ame aussi ronde...

JAQUEMIN.

Le pauvre homme! être exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Pour vous, s'il eût été besoin,
Il seroit encor bien revenu de plus loin.
Possible, s'il voyoit, s'agissant de finance,
Que mon maître n'eût pas fort bonne conscience,
Il pourroit, pour ôter tout sujet d'embarras,
Venir jusque chez vous.

JAQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JAQUEMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il est assez de morts à qui rendre visite;
Qu'il les voie; et pour nous, qu'il nous laisse en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas : mais changeons de propos.
Vos paiements sans acquit n'ont rien que je conteste.

JAQUEMIN.

Cela déduit, je dois six cents louis de reste :
Il vous les faut compter. Mais, monsieur, tous les ans,
Je paie à jour nommé jusqu'à neuf mille francs;
C'est trop : le bail finit, il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monsieur, depuis soixante-quatre,
C'est misère, et les grains sont de nulle valeur.

CRISPIN, *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur;
Il faut que chacun vive, et...

JAQUEMIN, *bas, à Crispin.*

Parle, et je te donne...

CRISPIN, *à Timante, haut.*

Monsieur le receveur ne veut tromper personne;
S'il y trouvoit son compte, il ne le diroit pas.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Si vous saviez, monsieur, comme on fait peu de cas...

TIMANTE.

On ne refuse guère une première grace.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non : pour la moitié, passe,
Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JAQUEMIN.

Monsieur, les mille francs n'auroient point été trop;
Mais, si j'y perds encore, ayant un si bon maître,
J'espère...

TIMANTE.

Avec le temps, je me ferai connoître;
Mais je veux cent louis de pot-de-vin.

JAQUEMIN.

Comment !
Cent louis !

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JAQUEMIN.

Mais...

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur Jaquemin, là...

JAQUEMIN, *à Crispin.*

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle :
Voulez-vous disputer pour une bagatelle?
Monsieur est raisonnable; il vous aime; en neuf ans,
Songez qu'il vous remet près de cinq mille francs :

Tant pour sa garnison, que pour d'autres affaires,
Il a besoin d'argent.

JAQUEMIN.

Voyons donc les notaires.

(*à Timante.*)

Monsieur, vous voulez bien que nous allions à Sens?

TIMANTE.

Quoi! pour renouveler votre bail? J'y consens :
Mais la mort de mon père à tant de soins m'engage,
Que, ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais seulement signer que je promets
De vous faire, par an, cinq cents francs de rabais :
Il ne faut qu'au vieux bail ajouter cette clause.

JAQUEMIN.

Je vais querir l'argent; entrez.

TIMANTE.

Non, et pour cause;
Nous sommes, pour cela, fort bien dans cette cour.
Du défunt autrefois ces lieux étoient l'amour;
Et, dans l'accablement où sa perte me plonge,
Je n'y saurois entrer, sans...

JAQUEMIN, *s'affligeant.*

Monsieur, quand j'y songe...

CRISPIN.

Que c'étoit un brave homme!

JAQUEMIN.

Oui, sans doute, Crispin.

CRISPIN, *montrant son maitre.*

Ne pleurez plus; songez..

JAQUEMIN, *s'en allant.*

J'entends. Oh! Mathurin!
Perrette, promptement qu'il apporte une table.

(*Perrette entre dans la maison.*)

SCÈNE VI.

TIMANTE, JAQUEMIN, CRISPIN.

CRISPIN, *allant après Jaquemin.*

Monsieur le receveur, je suis un pauvre diable;
Souvenez-vous de moi; j'ai parlé comme il faut.

SCÈNE VII.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien, monsieur.

TIMANTE.

Oui: délogeons au plus tôt.
Cours à l'hôtellerie; et, pour partir sur l'heure,
Fais brider nos chevaux.

CRISPIN.

Mais, si je ne demeure,
Ma part du pot-de-vin...

TIMANTE.

Tu reviendras après.

SCÈNE VIII.

PERRETTE, MATHURIN, TIMANTE, CRISPIN.

MATHURIN *apporte une table, un siége, du papier, une écritoire, et rentre dans la maison.*

SCÈNE IX.

PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE, *à Timante.*

Je m'en vais avoir peur de tous les chiens barbets :
Je viens d'en voir un, là, plus grand qu'à l'ordinaire,
Que je croyois qui fût l'ame de votre père;
Le sang m'a remué jusqu'au fin bout des doigts.
Vous est-il apparu de jour?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil?

CRISPIN.

Il étoit roux-gris.

PERRETTE.

C'est lui peut-être.
Va voir si tu pourras, Crispin, le reconnoître;
Il est dans la cuisine.

CRISPIN.

A-t-il le nez camus?

PERRETTE.

Hé?...

TIMANTE, *à Crispin.*

Cours où je t'envoie, et ne raisonne plus.

(*Crispin sort.*)

SCÈNE X.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

Babet est donc partie?

PERRETTE.

Oui, monsieur; et son père
Lui fait faire un voyage assez peu nécessaire :
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, monsieur, quelque chose pour vous.
Elle me dit souvent que vous êtes si sage,
Si rempli de bonté, si discret, que je gage...

SCÈNE XI.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE.

JAQUEMIN, *une bourse à la main, à Timante.*

Cette bourse a, monsieur, de quoi vous contenter.
Sept cents louis... Voyons si...

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Je prends sans compter.

JAQUEMIN.

Ils sont en petits lots, roulés tous par cinquante,
Hors ceux du pot-de-vin, qui, contre mon attente,
Vont, en vous les donnant, me réduire à l'emprunt.
Je les tenois tout prêts pour le pauvre défunt.

TIMANTE.

Eh! vous n'en manquez pas.

JAQUEMIN.

Chacun sait ses affaires.
Monsieur, au temps qu'il est, on n'en amasse guères.
Voici le bail.

TIMANTE.

Donnez. Quatre lignes au bas,
Attendant mon retour, vaudront mille contrats.
(*Il va écrire sur la table.*)

JAQUEMIN.

Perrette, que je perds à la mort de Pirante!
Etre mort, sans le voir!

PERRETTE.

Oui, la chose est touchante.

Mais, monsieur, je crains bien qu'il revienne céans :
Un certain grand barbet que j'ai vu là-dedans...

TIMANTE, *achevant d'écrire.*

« Fait ce... 1673. TIMANTE. »

(Il remet le bail à Jaquemin.)

JAQUEMIN *lit haut la clause.*

« Je soussigné confesse avoir reçu de monsieur Ja-
« quemin la somme de six mille six cents livres, qui,
« jointe à deux mille quatre cents livres qu'il avoit
« payées à feu mon père sans quittance, l'acquitte de
« l'année échue à Pâques dernier. Plus, j'ai reçu cent
« louis d'or pour le pot-de-vin du nouveau bail, que
« je m'oblige de lui passer devant les notaires toutes fois
« et quantes, aux mêmes clauses et conditions de ce-
« lui-ci, à la réserve du prix, qui ne sera à l'avenir que
« de huit mille cinq cents livres. Fait ce... mil six cent
« soixante et treize.

« TIMANTE. »

TIMANTE, *à Jaquemin.*

En est-ce assez?

JAQUEMIN.

C'est plus qu'il n'étoit nécessaire.
Chacun, ainsi que vous, n'est pas fils de son père.
De l'air dont sur-le-champ vous dressez un acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de son esprit.
J'ai peine à croire encor qu'il soit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte :
Plus je suis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu : vous me verrez avant qu'il soit un mois.

Toi, Perrette, viens çà. Songe à moi quelquefois.
(*lui donnant deux pistoles.*)
Tiens; et, si Nicodème un jour te prend pour femme,
Crois...

PERRETTE, *à Timante.*

Vous aurez, monsieur, tout pouvoir.

JAQUEMIN.

La bonne ame!
Au moins, ne partez pas, sans m'envoyer Crispin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne; car enfin
Il est bon que chacun soit content.

SCÈNE XII.

PERRETTE, JAQUEMIN.

PERRETTE.

Notre maître,
Le brave jeune homme! Ah! quand je l'ai vu paroître,
J'ai bien cru qu'il avoit pour nous un bon dessein.

JAQUEMIN.

C'est son père tout fait.

PERRETTE.

Fi! c'étoit un vilain,
Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeler vilenie

Ce que les gens sensés nomment économie :
La différence est grande; et quiconque dira
Que Pirante...

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira;
Mais il ne m'a jamais donné la moindre chose.
A propos de donner (car il faut que je cause,
Et qu'au moins une fois je décharge mon cœur,)
Quand il faut desserrer, vous avez belle peur.
Depuis six ans entiers que votre femme est morte,
Le faix est lourd, et c'est Perrette qui le porte :
Aux champs, comme à la ville, ai-je quelque repos?
Je ne recule à rien; tout tombe sur mon dos :
Quels biens m'avez-vous faits?

JAQUEMIN.

Perrette, patience;
Tout vient avec le temps : j'ai de la conscience;
Et, dans mon testament, tu verras...

PERRETTE.

Justement!
Me voilà bien chanceuse, avec son testament!
Des avaricieux c'est l'excuse ordinaire;
Ils donnent tout leur bien, quand ils n'en ont que faire.
Vos écus, dont l'amas vous est encor si doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec vous?
Franchement, je m'en lasse; et pour toutes mes peines,
Je mériterois bien qu'aux foires, aux étrennes,
Vous ouvrissiez la bourse. Un homme veuf, à Sens,
Me fait, pour le servir, presser depuis long-temps :
Si je vous veux quitter, il m'offre de bons gages.

JAQUEMIN.

Tais-toi; je t'aurois fait de plus grands avantages,
Si je n'avois pas craint de faire babiller :
Mais Babet au plus tôt se doit faire habiller;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne...
Car, vois-tu, j'aime mieux, de peur qu'on me soupçonne..

PERRETTE.

Que soupçonneroit-on, à soixante et cinq ans?

JAQUEMIN.

Il s'en faut quelque chose; et...

PERRETTE.

Chacun a son temps;
Le vôtre est fait. Pour elle, un mari, ce me semble,
Lui viendroit bien à point; ils vivroient bien ensemble.

JAQUEMIN.

A son âge, un mari!

PERRETTE.

Quoi! vous vous effrayez?

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans; c'est un enfant.

PERRETTE.

Voyez
Qu'il en meurt tous les jours, faute d'âge!

JAQUEMIN.

Es-tu folle?
La marier!

SCÈNE XIII.

PERRETTE, JAQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE, *apercevant Pirante, et tirant Jaquemin par le bras, voulant fuir.*

Monsieur! Ah! je perds la parole.
Miséricorde!

JAQUEMIN.

Qu'est-ce? où vas-tu?

PERRETTE.

Le lutin.

(*en s'enfuyant.*)
Ah!

SCÈNE XIV.

PIRANTE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN, *revenant sur le bord du théâtre.*
Que veut-elle dire?

PIRANTE, *frappant sur l'épaule de Jaquemin.*
Ho! monsieur Jaquemin!

JAQUEMIN, *s'enfuyant avec précipitation.*
A l'aide!

SCÈNE XV.

PIRANTE.

En me voyant, s'écrier de la sorte!
Fuir, sans vouloir m'entendre, et me fermer la porte!
Suis-je pestiféré? Que veut dire ceci?
Mais quelqu'un de ses gens m'en peut rendre éclairci;
L'un d'eux vient à propos.

SCÈNE XVI.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *venant avec une grande fourche de bois sur son épaule, et chantant cette chanson, sur le chant:*

Une et deux et trois et quatre et cinq et six,
Sept et huit et neuf et dix,
Onze et douze et treize,
Quatorze et quinze et seize.

Blaise, en revenant des champs,
Tout dandinant,
Il trouvit la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une masure.

Un vigneron, près de là,
Voyant cela,
Leur dit : que faites-vous là?
A quoi répond Blaise :
Je nous fons bien aise.

PIRANTE, *abordant Nicodème.*

Dieu te gard', Nicodème.

NICODÈME.

Bonjour, monsieu Pirante. Ah! c'est donc vous?

PIRANTE.

Moi-même.

NICODÈME.

Vous me voyez joyeux, toujours bon appétit.

PIRANTE.

L'appétit et la joie entretiennent l'esprit.

NICODÈME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carrière,
Et j'ai toujours été bâti de la magnière.
Vous êtes bien gaillard?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODÈME.

Quand j'avons la santé, je ne manquons de rien :
Morgué! c'est un grand point.

PIRANTE.

Il est vrai. Mais ton maître,
Comment est-il?

NICODÈME.

Comment? Il est comme il doit être,

Toujours bien essoufflé, quand il marche.

PIRANTE.

A-t-il eu
Quelque mal violent?

NICODÈME.

Pourquoi?

PIRANTE.

Quand il m'a vu,
Il s'est mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vu le diable.
Est-il devenu fou?

NICODÈME.

Peste! il n'est pas si sot:
Tout vieux barbon qu'il est, il dit encore le mot.
C'est un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,
Criant tout haut à l'aide, a-t-il fui ma présence?
Il est donc possédé?

NICODÈME.

Vous vous gaussez de nous.
Bon! s'enfuir! Hier encore il nous parloit de vous,
But à votre santé, jusqu'à parte d'haleine,
Nous dit qu'vous viendriez possible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui; je l'avois écrit.

NICODÈME.

Eh bien donc?

PIRANTE.

Mais depuis

J'ai changé de dessein.

NICODÈME.

Je vais faire ouvrir l'huis;

Et, quand il vous varra...

PIRANTE.

Je te dis, Nicodème,

Qu'il m'a vu, reconnu.

NICODÈME.

C'est queuque stratagème;

Car il n'étoit pas fou, quand j'avons déjeuné.

Lui-même daus ces champs il m'a là-bas mené :

Depuis, je ne dis pas, mais j'allons voir.

(*Frappant à la porte.*)

Parrette?

SCÈNE XVII.

PERRETTE, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Qui frappe?

NICODÈME.

Nicodème. Ouvre.

PERRETTE, *ouvrant la porte, et voyant Pirante, la referme en disant :*

Ah!

SCÈNE XVIII.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME.

Comme on nous traite
Alle a le diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODÈME.

Oh! pargué! j'entrerons pourtant dans la maison.
(*Il frappe.*)
Ouvre.

PIRANTE.

Le mal du maître a gagné la servante.

SCÈNE XIX.

PERRETTE *dans la maison;* PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Qui heurte?

NICODÈME, *à Perrette.*

Nicodème, avec monsieur Pirante;
Il vient voir notre maître.

PERRETTE, *en dedans*

Hélas! c'est fait de toi,
Nicodème, s'il faut qu'il te touche.

NICODÈME.

Et pourquoi?

PERRETTE, *en dedans.*

Monsieur Pirante est mort, on en a la nouvelle;
Ce n'est que son esprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle?

NICODÈME, *à Pirante.*

Al dit qu'ous êtes mort, et que c'est votre esprit
Qui me parle : pourquoi ne me l'avoir pas dit?
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de semblable?
Quoi! Nicodème, on veut...

NICODÈME.

Vous êtes mort; au diable!

PIRANTE.

Mais, si...

NICODÈME, *lui présentant sa fourche.*

N'approchez pas; palsangué! Voyez-vous!
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la pièce qui t'est faite.
Je serois mort!

NICODÈME.

Oui, vous. N'est-il pas vrai, Parrette,
Que tu dis qu'il est mort?

PERRETTE, *en dedans.*

Il l'est plus de six fois.

Ce n'est que son fantôme à présent que tu vois.
Garde qu'il ne t'approche et qu'il ne te secoue :
Le moindre de ses doigts...

SCÈNE XX.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *lui montrant sa fourche.*

Ah ! morgué ! qu'il s'y joue,
Il varra.

PIRANTE.

Nicodème ?

NICODÈME.

Oh ! je ne voulons point
Être aveuc les fantoms : on sait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens, quand ils trouvont leur belle.
Tatigué ! queus malins !

PIRANTE.

La folie est nouvelle.

NICODÈME.

Je ne vous charchons point ; laissez-nous en repos.

PIRANTE.

Laisse-moi seulement te dire quatre mots ;
C'est peu de chose.

NICODÈME.

Hé bien ! si votre ame est en peine,
Parlez ; j'irons, pour vous, courir la pretentaine :
Mais morgué ! sans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au besoin?
Je n'ai rien de changé; tu le vois, Nicodème.
Je parle, marche, agis: les morts font-il de même?
Jamais...

NICODÈME.

Oh! palsangué! vous m'en contez bien là!
Avons-je été morts, nous, pour savoir tout cela?
C'est bien philosophé!

PIRANTE.

Du moins fais que ton maître,
Pour m'entendre un moment, se mette à la fenêtre;
Je serai satisfait.

NICODÈME.

Il y venra fort bien;
Pourquoi non? Quand on a du cœur, on ne craint rien.
Parrette?

SCÈNE XXI.

PERRETTE, *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Est-il parti, Nicodème?

NICODÈME, *à Perrette.*

Lui? voire,
Je lui dis qu'il est mort; mais il n'en veut rien croire,
Et je ne li saurois faire entendre raison.
Notre maître est-il là? Morgué! je tiendrai bon:

Qu'il vienne à la fenêtre; avec ma fourche seule,
Si l'esprit fait un pas, je li sangle la gueule.

SCÈNE XXII.

PIRANTE, NICODÈME.

PIRANTE.

Mais tu me crois donc mort?

NICODÈME.

Oui, pargué! je le crois.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir; approche, touche-moi.

NICODÈME.

Tatigué! je n'ai garde; on voit, à votre face,
Que d'un homme entarré vous avez la grimace.

SCÈNE XXIII.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN.

à la fenêtre. (*à Pirante.*)

Il faut me hasarder. On me l'avoit bien dit,
Que vous pourriez venir m'apporter un acquit:
Mais des huit cents écus je ne suis plus en peine;
On m'en a tenu compte, et votre crainte est vaine
Allez; puisse votre ame avoir un plein repos!

PIRANTE.

De quoi me parlez-vous? Je suis de chair et d'os;

Voyez-moi bien; je vis. Qui vous rend si crédule,
Que de vous entêter d'un conte ridicule?
A votre âge, êtes-vous de si légère foi,
Et voit-on bien des morts qui parlent comme moi?

JAQUEMIN.

On diroit, en effet, que vous êtes en vie.
Seriez-vous échappé de votre apoplexie?
Ou si, quand on est mort, on peut ressusciter?
Car monsieur votre fils, que je viens de quitter,
Et qui porte un grand deuil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer...

PIRANTE, *s'avançant.*

Quoi! mon fils...

NICODÈME, *présentant sa fourche à Pirante.*

Ah! morguenne!
N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau, Nicodème! j'entends
Qu'on respecte monsieur.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Morgué! c'est perdre temps,
Descendez, sans rien craindre, ou bien qu'il se retire.
Son fantôme n'est pas si diable qu'on veut dire;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voie à chacun:
S'il fait trop le méchant, je serons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodème a raison, pourquoi tant de foiblesse?

JAQUEMIN.

Enfin j'ouvre les yeux, et vois qu'on m'a fait pièce.
Je descends

SCÈNE XXIV.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous étes satisfait.
Mais point de trahison; car, franchement, tout net,
Fussiez-vous un Satan...

PIRANTE.

Ne crains rien, Nicodème.

SCÈNE XXV.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *tremblant, à Pirante.*

Ah! monsieur...

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Point de peur, et ne soyez point blême.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Votre fils par son deuil a trop su me duper,
Et n'a feint votre mort qu'afin de m'attraper.
Comme à votre héritier, après ce coup funeste,
Trouvant que je devois six cents louis de reste,
Je viens présentement de les compter...

PIRANTE, *à Jaquemin.*

A lui?

JAQUEMIN.

A lui-même : voyez son acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un et l'autre avec tant d'impudence!
Peut-être il n'est pas loin; vite, allons...

JAQUEMIN.

Patience;
Nous en aurons raison. J'attends ici Crispin:
Entrez, pour un moment, là-dedans.

PIRANTE.

Le coquin!

SCÈNE XXVI.

PIRANTE, JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

PERRETTE, *à Pirante.*

Vous n'êtes donc pas mort, monsieur?

PIRANTE.

L'effronterie!
Prendre le deuil!

(*Pirante entre dans la maison.*)

SCÈNE XXVII.

JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

NICODÈME

Voyez, avec leur polexie!

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

SCÈNE XXVIII.

PERRETTE, NICODÈME, CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODÈME, *à Crispin, allant au-devant de lui.*

Morgué! comm' te vlà fait! Qui t'airet reconnu?
Queul habit!

CRISPIN, *à Nicodème.*

Tout un an, il faut être de méme;
Notre vieux maître est mort, mon pauvre Nicodème.

NICODÈME.

Hé! ne devoit-il pas s'empêcher de mourir?
En sa place, morgué! je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu sais qu'à la mort il n'est point de remède.

NICODÈME.

Morgué! j'appellerois vingt sorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien; mais il est mort.

NICODÈME.

Tant pis pour lui.

JAQUEMIN.

Crispin, viens çà: je craignois fort
Qu'on ne te fît partir sans que je te revisse.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Ah! je suis, pour cela, trop à votre service.

JAQUEMIN.

C'est à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait:

Il étoit juste aussi de m'en faire.

CRISPIN

En effet,
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JAQUEMIN.

Ton salaire
Est tout prêt.

CRISPIN.

Oh! monsieur...

JAQUEMIN.

Mais si tu pouvois faire
Que, de huit mille francs, toujours prêts à compter,
Ton maître, à l'avenir, voulût se contenter,
Je donnerois encor cent louis tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui proposer : attendez-moi.

(*Il va pour s'en aller.*)

JAQUEMIN, *le retenant.*

Demeure :
Puisqu'il n'est pas parti, je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez; avecque lui vous pouvez tout gagner.

SCÈNE XXIX.

JAQUEMIN, CRISPIN, PERRETTE, NICODÈME; PIRANTE, *écoutant derrière.*

CRISPIN, *continuant.*

Il ne ressemble point à son vilain de père :
C'étoit un franc avare, un vrai prône-misère;

Et, s'il ne se fût point avisé de mourir,
Sa lésinante humeur nous eût bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Sans doute:
Il falloit bien pleurer; qu'est-ce que cela coûte?
Quoique, pour notre joie, il soit mort un peu tard,
C'est toujours être mort.

PIRANTE, *à Crispin, le prenant au collet.*

Ah! je te tiens, pendard!

CRISPIN, *feignant d'avoir peur.*

Au secours!

PIRANTE.

Tu me crains; je suis donc mort?

PERRETTE, *à Crispin.*

Courage!
Dis que c'est son esprit qui revient.

CRISPIN.

Ah! j'enrage.

NICODÈME, *à Crispin.*

As-tu peur du fantôme, et n'oses-tu parler?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir, afin de me voler,
Scélérat?

NICODÈME.

Là, reponds.

PIRANTE.

Ah! je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien; je vais vous tout apprendre.
Pour tirer votre argent de monsieur Jaquemin,
Votre fils avec lui m'a fait jouer au fin;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est, à la sourdine,
Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine.
Quelque gueuse l'aura fait prendre sur le fait!
Qu'a-t-il donc épousé? qui?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN, *à Crispin.*

Ma fille?

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Votre fille.

JAQUEMIN.

Au déçu de son père?
L'effrontée!

PERRETTE, *à Jaquemin.*

Il l'aimoit, il l'épouse; que faire?

JAQUEMIN, *à Perrette.*

Tu l'as donc su?

PERRETTE.

Moi? non: mais, enfin quand les gens...

PIRANTE.

Qu'on la fasse venir.

CRISPIN, *à Pirante.*

Elle est allée à Sens:

Mon maître l'y doit joindre; et, de là, ce me semble,
Ils se sont dit le mot, pour s'en aller ensemble.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Monsieur, je suis fâché...

PIRANTE.

Non, mousieur Jaquemin;
Ce peut être une fourbe, il en faut voir la fin.
(*à Crispin.*)
Mon fils t'attend?

CRISPIN.

Monsieur, il est au Mouton-Rouge;
Je m'en vais l'avertir, si vous voulez.

PIRANTE.

Ne bouge.
(*à Jaquemin.*)
Il faut l'aller surprendre, et, s'il est marié,
Babet est ma filleule; il est justifié :
Elle mérite assez d'entrer dans ma famille.
Allons.

JAQUEMIN.

Ah! c'est, monsieur, trop d'honneur pour ma fille

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut...

JAQUEMIN.

Moi, riche? Abus;
Je n'ai rien.

NICODÈME.

Eh! morgué! dégaînez vos écus;
A-vous peur, sous vos pieds, que la tarre vous faille,

JAQUEMIN.

Il faut me laisser vivre; après, vaille que vaille :
Si j'ai quelque pistole, on me la trouvera.

PIRANTE.

Hé! monsieur Jaquemin, on s'accommodera.
Je voudrois seulement que Babet elle-même...

PERRETTE.

Elle vient de partir : cours après, Nicodème;
Tu la rattraperas.

NICODÈME.

Je vais prendre un cheval;
Laisse-moi faire.

CRISPIN.

Enfin cela ne va pas mal.

PERRETTE, *à Crispin.*

Tu fais donc trépasser les gens, sans qu'ils le sachent?

PIRANTE.

Souvent dans leurs desseins les jeunes gens se cachent
Allons tout éclaircir; et, si l'hymen est fait,
Je pardonne à mon fils, pardonnez à Babet.

FIN DU DEUIL.

CRISPIN MÉDECIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée en 1674.

PERSONNAGES.

LISIDOR, père de Géralde.
GÉRALDE, amant d'Alcine.
MIROBOLAN, médecin, père d'Alcine.
FÉLIANTE, mère d'Alcine.
ALCINE.
DORINE, servante de Féliante.
MARIN, valet de Lisidor.
CRISPIN, valet de Géralde.
LISE, servante.
UN CHIRURGIEN.
GRAND-SIMON, magister de son village.

La scène est à Paris.

CRISPIN MÉDECIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue.

SCÈNE I.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Quoi, monsieur! vous voulez vous remarier, dites-vous?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier; et pour cet effet, j'ai envoyé mon fils à Bourges, sous prétexte d'étudier encore quelque temps la jurisprudence.

MARIN.

Suffit : mais peut-on vous demander comment se nomme celle que vous voulez épouser?

LISIDOR.

C'est Alcine.

MARIN.

Quoi! la fille de monsieur le médecin Mirobolan?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, monsieur : cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, et seroit plus propre pour monsieur votre fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils se marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, monsieur, pensez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le dessein d'épouser Alcine?

LISIDOR.

Comment! si j'y pense? Oui, oui, j'y pense, et fortement. Elle est belle, elle est sage, elle est jeune, elle est spirituelle; enfin elle a des qualités qui ne sont pas communes.

MARIN.

Eh! ce sont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y songer; car, à dire le vrai, toutes ces choses ne s'accordent guère bien avec un vieillard.

LISIDOR.

Eh! je ne suis point tant vieux.

MARIN.

Non-da ; si nous étions au temps où les hommes vivoient sept ou huit cents ans, vous ne seriez encore qu'un jeune adolescent; mais, dans celui où nous sommes, je vous tiens fort avancé dans la carrière.

LISIDOR.

Mais soixante ans...

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je crois que vous en avez, pour le moins, douze ou quatorze de plus: car je me souviens que l'autre jour le bon homme Pyrante, buvant avec vous le petit coup, disoit qu'il en avoit soixante et six ; que vous étiez en philosophie, qu'il n'étoit encore qu'en cinquième; et qu'à la tragédie du collège, il jouoit le cupidon, quand vous représentiez l'empereur.

LISIDOR.

Il ne sait ce qu'il dit là-dessus; il est de ces gens qui se veulent faire plus vieux qu'ils ne sont.

MARIN.

Laissons l'âge à part; aussi bien, comme on dit, il n'est que pour les chevaux, monsieur: mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous

que monsieur Mirobolan et que Féliante sa femme vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant-là? Quand on n'a qu'une fille unique, et qu'on la marie, c'est dans l'espérance de voir naître de petits poupons : mais, à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent grand risque de n'avoir jamais cette joie, à moins que la cour des aides... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'est pas là ton affaire, et je sais bien ce que je fais : quand elle sera ma femme, nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle le soit jamais.

LISIDOR.

Et moi, j'en suis fort assuré. Mirobolan est un homme de parole; il me l'a promise de lui à moi.

MARIN.

C'est quelque chose que cela; mais vous savez que Féliante est une maîtresse femme; et, si je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chausses.

LISIDOR.

Je sais qu'elle est un peu fière; mais les avantages que je ferai à sa fille adouciront cette fierté; et puis un mari est toujours le maître de sa femme.

MARIN.

Toujours? Ma foi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, et qui voudroient, de tout leur cœur, que vous eussiez dit vrai. Mais voilà monsieur Mirobolan qui sort de chez lui.

SCÈNE II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

Ah! c'est donc vous, monsieur Lisidor?

LISIDOR.

A votre service. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire?

LISIDOR.

Eh! là, de ce que vous savez.

MIROBOLAN.

Quoi?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble.

MIROBOLAN.

Quand?

LISIDOR.

Eh! plusieurs fois.

MIROBOLAN.

Où?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sais ce que c'est.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de mademoiselle votre fille et de moi.

MIROBOLAN.

Ah! ce n'est que cela? Je croyois que c'étoit toute autre chose. Touchez là: vous savez la parole que je vous ai donnée; vous n'avez qu'à choisir le jour : soyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous suis obligé; mais avez-vous pris la peine d'en parler à madame votre chère moitié?

MIROBOLAN.

Non; mais je vous réponds de son consentement : elle est soumise à nos volontés ; et puis je saurois bien la réduire, si elle faisoit la difficile. Je suis le maître, une fois; et nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu; je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête : mais graces au ciel, je n'en suis point à la peine; et ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous et moi lui portions les premières paroles : c'est une bienséance que je dois observer en son endroit; et vous savez que le sexe est jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers; et, pour cet effet, je vais la faire venir.

(*Il entre chez lui.*)

SCÈNE III.

LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

Eh bien! Marin, qu'en dis-tu?

MARIN.

Tout cela va fort bien, et j'en suis fort aise, à cause de monsieur votre beau-père.

SCÈNE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

Ma femme, voilà notre bon ami monsieur Lisidor.

FÉLIANTE.

Ah! je suis sa servante, et je suis ravie de le voir.

MIROBOLAN, *bas, à Lisidor.*

Parlez le premier, la chose en aura meilleure grace.

LISIDOR, *bas, à Mirobolan.*

C'est à vous de commencer; après, je continuerai.

MIROBOLAN, *de même.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, *de même.*

Point du tout : d'ailleurs la raison veut que vous ouvriez le discours.

MIROBOLAN, *de même.*

C'est à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, *de même.*

Je l'ai fait en votre endroit; et vous devez, avant que je lui parle, la disposer...

FÉLIANTE.

Au moins, dites-moi quelle contestation vous avez ensemble, et le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami monsieur Lisidor qui demande notre fille en mariage.

FÉLIANTE

Et pour qui?

LISIDOR.

Pour moi, madame: mais à des conditions qui peut-être ne vous seront pas désagréables. Sans doute que, d'abord, mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage; mais, madame, quand vous saurez que je lui fais de grands avantages, que je la prends sans que vous déboursiez un sou, et que monsieur votre mari m'en a donné sa parole, j'ose espérer que vous me ferez la même grace.

FÉLIANTE.

Toutes ces choses sont fort considérables: mais votre âge, monsieur, ne convient point avec celui de ma fille; et l'on voit souvent, par de telles alliances, de jeunes femmes tomber dans le désordre. Les caresses d'un vieillard, dans le ma-

riage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune personne; il s'y rencontre trop d'antipathie, et nous voyons que même la nature y répugne. Ainsi, monsieur, pour éviter les disgraces qui pourroient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuse mon consentement.

LISIDOR.

Mais, madame, votre mari m'en a donné sa parole.

FÉLIANTE.

Je le crois : mais, selon l'apparence, il n'y a pas fait réflexion; car, sans doute, il auroit été de mon sentiment.

LISIDOR *à Mirobolan.*

Monsieur, vous savez ce que vous m'avez promis.

FÉLIANTE, *à Lisidor.*

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promise; mais il peut vous la dépromettre, car, apparemment, il n'en sera rien.

LISIDOR.

Monsieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet : parlez; ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage?

MIROBOLAN, *à Lisidor.*

Eh!... tout cela est vrai.

FÉLIANTE.

Eh bien! s'il vous l'a promise, je ne vous l'ai pas promise, moi, et c'est assez.

MIROBOLAN.

Ma femme!...

FÉLIANTE, *à Mirobolan.*

Eh mon Dieu! laissez-moi parler; je sais fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit...

FÉLIANTE.

Il faudroit ne pas promettre si facilement. Encore une fois, il n'en sera rien; et vos raisons ne peuvent être que très mauvaises sur ce chapitre. (*à Lisidor.*) Adieu, monsieur; mettez-vous en tête que vous n'aurez jamais ma fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN, *à Mirobolan.*

Monsieur?

MIROBOLAN, *à Marin.*

Que veux-tu?

MARIN.

Je suis le maître, une fois; et nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison. Je voudrois

bien qu'elle eût soufflé devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu; je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête : mais, graces au ciel, je n'en suis point à la peine ; et ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

En effet, Marin a raison ; et ce sont les discours que vous me teniez avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN, *à Lisidor.*

Il est vrai ; mais il faut se donner un peu de patience ; il ne faut pas toujours s'emporter d'abord : l'on doit quelquefois apporter quelque tempérance aux choses. Je vous tiendrai parole, ou... Allez, laissez-moi faire.

MARIN, *à Lisidor.*

Fort bien : laissez faire à monsieur; il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme qu'à celles du mari : vous voyez clairement qu'elle seule est le maître et la maîtresse.

MIROBOLAN, *à Marin.*

Vous ne savez ce que vous dites.

MARIN.

Non ; mais je sais que vous venez d'être furieusement repoussé à la demi-lune. Dites-moi, s'il

vous plaît, qui croyez-vous qui soit le maître ou de vous, ou de madame votre femme?

MIROBOLAN

C'est moi.

MARIN.

Oui-da; en paroles, mais non pas en effets.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le suis en effets, de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah! monsieur, je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous. (*à Lisidor.*) Monsieur, encore une fois... suffit: adieu. (*Il sort.*)

MARIN, *à Mirobolan, qui sort.*

Oh, diable! c'est fort bien dit.

SCÈNE VI.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Monsieur, vous ne devez point prétendre d'épouser mademoiselle Alcine, car cette mère impérieuse et opiniâtre ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il est habile médecin, grand as-

trologue, grand devin; mais, chez lui, il n'est pas toujours le maître : ainsi, vous ne devez point faire de fond sur ses promesses.

SCÈNE VII.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

Mais ne vois-je pas Crispin?

MARIN.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Ah! monsieur, serviteur. Bonjour, Marin.

MARIN, *à Crispin.*

Bonjour.

LISIDOR, *à Crispin.*

Qui t'amène en cette ville?

CRISPIN.

C'est monsieur votre fils qui m'y a envoyé en diligence : aussi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence est grande, et tu devrois avoir une charge de messager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t-il envoyé?

CRISPIN.

Monsieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR *lit.*

« Monsieur mon père, on me voit le cul de tous « les côtés; je prie Dieu qu'ainsi soit de vous. « Autre chose ne puis vous mander, sinon que je « vous prie... »

Ce n'est pas là le style ni l'écriture de mon fils. Est-ce que tu te railles de moi?

CRISPIN.

Non, monsieur; mais je vous demande excuse. Vous saurez que j'ai perdu, en chemin, la lettre de mon maître, et que j'ai fait écrire celle-ci dans un village, par un paysan. Mais enfin je sais bien qu'il vous demande de l'argent, et qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Eh! je suis satisfait de ce que j'en ai lu.

MARIN.

Est-ce toi qui l'a dictée au paysan?

CRISPIN, *à Marin.*

Oui-da, c'est moi; qu'en veux-tu dire?

MARIN.

Rien, sinon qu'elle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diseur et le grand es-

prit; mais, morbleu! apprends que j'en sais plus que toi.

MARIN.

Oh! je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu! veux-tu te battre à coups de poings Tu verras si...

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un et l'autre.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Mais aussi, monsieur, il fait toujours l'entendu, et croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cède.

LISIDOR, *à tous deux.*

Encore une fois, qu'on se taise. Mais, Crispin, depuis quatre mois, a-t-il dissipé son argent et ses habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, monsieur: si cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vite. Mais va te reposer au logis, je te parlerai tantôt; j'ai à présent une affaire qui me presse. Allons, suis-moi, Marin.

(*Marin, en se retirant, fait des saluades à Crispin. Crispin rebute ses saluades.*)

SCÈNE VIII.

CRISPIN.

Parbleu! il semble à ce visage qu'il n'y a que lui qui sache quelque chose. Morbleu! quand il voudra se gourmer, on lui fera voir si l'on n'en sait pas autant que lui, et, possible, davantage. Mais allons au logis du bon homme Lisidor, afin que nous ayons de l'argent: mon maître en a grand besoin; les dépenses qu'il fait chaque jour...

SCÈNE IX.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mais je le vois; il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre; il pourroit me maltraiter.

GÉRALDE.

Que fais-tu là? dis-moi.

CRISPIN.

Rien, monsieur.

GÉRALDE.

Quoi! depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon père?

CRISPIN.

Non, monsieur; mais je l'ai rencontré dans la rue, et notre affaire est faite.

GÉRALDE.

Comment?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, et j'ai dit que vous aviez besoin d'argent; bref, qu'il vous en falloit.

GÉRALDE.

Et qu'a-t-il répondu?

CRISPIN.

Rien, sinon que j'allasse l'attendre au logis, et qu'il parleroit tantôt à moi; et que, pour à présent, il alloit en ville pour quelque affaire.

GÉRALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé sur ma conduite?

CRISPIN.

Fort peu; mais je crois que tantôt il n'y manquera pas; et c'est où je l'attends.

GÉRALDE.

Prends bien garde au moins...

CRISPIN.

Eh! laissez-moi faire; nous ne sommes pas si sots que nous sommes mal habillés : il me croit bien plus niais que je ne suis.

GÉRALDE.

Défie-toi de Marin sur-tout, car tu sais que c'est une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie guère de lui. Parbleu! à cause

qu'il sait lire et écrire, et que je ne sais rien du tout, il s'imagine qu'on n'est pas aussi savant que lui J'ai bien pensé lui donner sur le nez tantôt.

GÉRALDE.

Il étoit donc avec mon père?

CRISPIN.

Oui-da, et vouloit déja raisonner; mais nous l'avons relancé... Allez, reposez-vous sur moi: vous savez que je ne suis pas beau diseur, mais que je fais les choses quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes sorti ?

GÉRALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque chose à me faire savoir, et que je me trouvasse autour du logis de derrière... Mais je crois l'apercevoir.

SCÈNE X.

ALCINE, DORINE, GÉRALDE, CRISPIN.

ALCINE.

Vous venez bientôt, Géralde: je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures.

GÉRALDE.

Vous dites vrai, madame; mais vous savez que l'impatience tourmente d'ordinaire les amants, et qu'ils croient leur peine adoucie, quand ils peu-

vent voir le lieu qui renferme la personne qu'ils aiment.

ALCINE.

Géralde, trève à toutes ces belles choses, car je ne puis demeurer long-temps avec vous : je vais faire une visite où ma mère doit venir me trouver. Apprenez seulement que votre père me veut épouser.

GÉRALDE.

Mon père?

ALCINE.

Oui, votre père ; et que le mien lui a donné sa parole : mais ma mère, qui, comme vous savez, est la maîtresse, a rebuté le bon homme Lisidor. Cependant, voyez l'embarras où nous sommes : car, quand, avec le temps, j'aurai découvert à ma mère l'estime que j'ai pour vous, et que je l'aurai rendue favorable à ce que je souhaite, votre père n'y voudra point consentir. D'ailleurs il ne faut rien espérer de ma mère, sans l'aveu de votre père. Adieu ; je crains qu'elle ne vienne sur mes pas.

(*Elle sort. Crispin et Dorine se font de grandes révérences.*)

SCÈNE XI.

GÉRALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

Que dois-je faire en cette occasion, cher Crispin?

CRISPIN.

De quoi s'avise ce vieux rêtre, de devenir amoureux à soixante et quatorze ans? C'est sans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouse. Ayons seulement de l'argent, et puis nous lui taillerons bien de la besogne. Voyez le vieux pénard! il lui faut des filles de dix-huit ans pour le réjouir! Il n'est pas vraiment dégoûté: il le prend bien; il lui en faut donner encore une pipe.

GÉRALDE.

Mais que faire, Crispin?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier; et là vous résoudrez toutes les affaires: elle vous donnera, possible, des moyens...

GÉRALDE.

Viens; je vais lui écrire une lettre, que tu feras en sorte de donner à Dorine, quand elles seront revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre père.

GÉRALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y aller.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle de la maison de M. Mirobolan.

SCÈNE I.

MIROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN *appelle.*

Dorine! Dorine! holà, Dorine!

DORINE, *entrant.*

Monsieur?

MIROBOLAN.

Qu'on fasse ajuster cette salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, monsieur, pourquoi choisir cet appartement? Les autres fois, vous le faites dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il est vrai; mais ma femme a voulu que je prisse ce logis de derrière, afin que celui de devant fût plus libre: je trouve qu'elle a grande raison.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car, outre que nous serons en notre particulier, le jardin, qui sépare ces deux logis, la garantira du bruit que les opiniâtres font ordinairement en ces occasions. Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'est jamais d'accord avec les autres, et qui, pour soutenir une opinion erronée, fait plus de bruit que quatre.

DORINE.

En vérité, monsieur, tous tant que vous êtes de médecins, vous n'êtes guère d'accord ensemble: votre science est bien incertaine, et vous y êtes les premiers trompés.

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois; mais ce n'est pas la faute de la médecine.

DORINE.

Il faut donc que ce soit la faute des médecins, puisque ce n'est pas celle de la médecine.

MIROBOLAN.

Cela peut être vrai; mais, Dorine, ce n'est pas là ton affaire.

DORINE.

Non; mais je puis en dire mon sentiment; et

puis, si ce n'est pas mon affaire aujourd'hui, ce la sera quelque jour, en dépit de moi.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais laissons ce chapitre, et songe à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent, et à le faire mettre dans la cave ; car je ne commencerai que demain à travailler. Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades, dont je n'espère pas grand'chose. (*Il va pour sortir.*)

DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, *revenant.*

Si Dorine vouloit faire tout ce que je lui dirois, elle auroit un peu de tendresse pour moi ; et certainement elle n'en seroit point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles pensées, ayant une femme aussi bien faite que vous en avez une? Il me semble que cela n'est pas raisonnable, et que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN

C'est une étrange chose que d'être obligé de ne manger que d'un pain ; l'on s'en ennuie à la fin.

DORINE.

Si madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous?

MIROBOLAN.

Oh! ce n'est pas la même chose : la gloire d'un homme est de cajoler plusieurs femmes, et la vertu d'une femme est de n'écouter que son mari.

DORINE.

Je ne crois pas que, là-dessus, les hommes aient plus de privilège que les femmes, et qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La loi a voulu que cela fût ainsi.

DORINE.

Il falloit que cela fût tout au contraire. Ceux qui ont établi cette loi étoient des ignorants, car il y a des ignorants en lois aussi bien qu'en médecine: mais je vois bien que vous m'en donnez à garder : je suis sûre que vous auriez de la peine à me montrer cette loi. Allez voir vos malades, et me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine. (*Il sort.*)

DORINE.

Sans adieu, monsieur.

SCÈNE II.

DORINE.

Voyez un peu le gaillard! Il n'y auroit qu'à le laisser faire, il feroit les plus belles choses du monde! C'est une étrange chose, que ces chiens d'hommes ne sauroient se contenter de leurs femmes; il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, et que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat bon rat; nous verrons...

SCÈNE III.

CRISPIN, DORINE.

DORINE.

Ah! Crispin, que veux-tu?

CRISPIN.

Comme je rôdois autour d'ici, pour voir si je pourrois te donner cette lettre, j'ai vu sortir monsieur Mirobolan; et, en même temps, je suis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en sûreté; je vais fermer celle-ci. (*Ils ferment chacun une porte.*)... Eh bien! qui envoie cette lettre?

CRISPIN.

Mon maître, qui se désespère de ce qu'Alcine

lui a dit tantôt touchant le mariage de son père et d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre! tu y perdrois plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage?

CRISPIN.

Assurément. Mais ne parlons point là-dessus davantage; monsieur vaut bien madame, et madame vaut bien monsieur. Dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec monsieur Mirobolan?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu; et, comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plus tôt. Maintenant, il faut que ton maître preme d'autres mesures pour parler à notre demoiselle; car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette lettre; je vais faire en sorte de la donner et d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens; va vite.

SCÈNE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

Holà! holà! Dorine! qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu! que ferai-je? c'est notre maître.

CRISPIN.

Ah, jarni! je voudrois être bien loin.

FÉLIANTE, *frappant à une autre porte.*

Oh! Dorine! ouvre-moi.

DORINE.

Ah! voilà bien encore pis! c'est notre maîtresse.

CRISPIN.

Eh! c'est le diable!

DORINE.

Sans elle, je t'allois mettre dans la cave.

MIROBOLAN, *frappant.*

Qu'on m'ouvre donc! Dorine!

DORINE.

Je suis perdue.

CRISPIN.

C'est fait de moi.

DORINE.

Crispin, mets-toi tout étendu sur cette table;

je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais...

DORINE.

Mais ne raisonne point, fais ce que je te dis.

(*Crispin se met sur la table. Dorine ouvre à Mirobolan.*)

MIROBOLAN, *passant vite, à Dorine.*

Tu me fais bien attendre. J'ai oublié quelque chose là-haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement.

(*Il entre dans une porte proche de celle où est Féliante. Dorine ouvre à Féliante.*

FÉLIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeler?

DORINE, *à Féliante.*

J'étois occupée à recevoir ce corps, et je ne vous ai entendue que cette fois.

MIROBOLAN, *repassant.*

Ma femme, que faites-vous ici?

FÉLIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Voyez, voyez.

FÉLIANTE.

Dorine, prends le soin de bien accommoder

tout ceci : pour moi, je m'en vais au plus tôt, car je n'aime point à voir de tels objets; cela cause toujours des pensées funestes. (*Elle sort.*)

DORINE.

Allez, allez, madame; je ferai tout ce qui sera nécessaire. (*Elle referme les portes.*)

SCÈNE V.

CRISPIN, DORINE.

DORINE, *après avoir fermé la porte.*

Eh bien! Crispin, mon invention n'a-t-elle pas réussi?

CRISPIN.

Fort bien; et nous en sommes quittes à fort bon marché. Mais je sors au plus tôt, pour éviter un nouvel embarras : peut-être que si je demeure davantage...

SCÈNE VI.

DORINE, CRISPIN; MIROBOLAN, *dehors.*

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

Dorine! Dorine! oûvre, ouvre-moi.

DORINE.

Ah! remets-toi promptement en la même posture; c'est encore notre monsieur.

CRISPIN, *se remettant sur la table.*

Le diable l'emporte!

(*Dorine ouvre la porte.*)

MIROBOLAN, *entrant.*

Je pense que je suis aujourd'hui imbriaque; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pilules que j'ai promises..... (*apercevant Crispin sur la table.*) Mais que vois-je là, Dorine?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter : il étoit déja ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit le soin de les rendre.

MIROBOLAN, *tâtant Crispin.*

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t'en me querir mes bistouris qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, monsieur, vous n'avez rien de préparé; cela fera un trop grand embarras; et d'ailleurs vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute, car, s'il doit mourir dans si peu de temps, ma visite ne lui serviroit pas de grand'chose.

DORINE.

Mais un remède à propos...

MIROBOLAN.

Va seulement, et m'apporte un paquet de cordes, et des clous que tu trouveras tout proche les bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, et les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur, pour la sanguification.

DORINE.

Mais, monsieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu comme je le voudrois : attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc, ou j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais, puisque vous le voulez. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MIROBOLAN; CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *regardant Crispin.*

Il n'a pas mauvaise mine; mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les règles de la métoposcopie et de la physionomie sont fausses, ou il devoit être pendu. (*Il le déboutonne.*) Ah! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale, et à lui ouvrir le ventre, depuis le cartilage xiphoïde jusqu'aux os pubis! Le cœur lui bat encore! Ah! s'il y avoit ici de mes confrères, particulièrement de ceux qui sont dans l'erreur, je leur ferois bien voir, par sa systole et diastole, le mouvement de la circulation du sang.

SCÈNE VIII.

UN CHIRURGIEN, MIROBOLAN; CRISPIN, *sur la table.*

LE CHIRURGIEN, *entrant par la porte que Mirobolan a laissée ouverte.*

Monsieur, monsieur le baron est fort empiré depuis hier; et vous devriez le venir voir au plus tôt.

MIROBOLAN.

J'irai tantôt; je n'ai pas le loisir à présent.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal presse, monsieur; il seroit nécessaire que vous y vinssiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas: allez, saignez-le toujours; je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne crois pas que la saignée lui soit bonne.

MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je; je sais bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, monsieur...

MIROBOLAN.

Mais, encore une fois, saignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, monsieur...

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il soit saigné. C'est bien à faire aux chirurgiens à raisonner avec les médecins!

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne le saignerai point, car je suis assuré que la moindre saignée est capable de lui causer la mort.

MIROBOLAN.

Il le sera en dépit de vous; et je le ferai saigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; pour moi, je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.

SCÈNE IX.

DORINE, MIROBOLAN; CRISPIN, *sur la table.*

DORINE, *ayant écouté.*

Je ne saurois trouver tous vos affutiaux; et d'ailleurs madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander, avec grand empressement, de chez monsieur le baron.

MIROBOLAN.

Il faut donc remettre la partie à demain. Dorine, fais porter ce corps à la cave. (*Il sort.*)

DORINE, *fermant la porte après lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

SCÈNE X.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *se relevant de dessus la table.*

Et moi, sans m'amuser à raisonner, je sors au plus vite

DORINE.

Où veux-tu aller?

CRISPIN.

Comment, diable! où je veux aller? Laisse-moi sortir. Quoi! tu vas froidement querir les bistouris et tout ces brimborions, pour me tailler en pièces, et tu veux que je demeure? Tu te railles de moi.

DORINE.

Apprends que quand je suis sortie pour aller chercher ses ferrements, ça été dans la pensée de les cacher, de sorte qu'il ne pût les trouver; et c'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh! c'étoit fort bien fait. Aussi, je m'étonnois, moi qui dois être ton mari, que tu eusses le courage de me voir couper si barbarement...

DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir. Mais attends-moi ici, je vais tâcher de donner cette lettre et d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Le mot de bistouri me fait trembler. Je vais t'attendre dans la rue; là je ne craindrai point messieurs les bistouris. Pour moi, il me semble, par la peur que j'ai eue, que cette salle en est toute remplie.

DORINE.

Va; mais, sur-tout, ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me lasserai point d'attendre, quand je serai hors d'ici. (*Il va pour sortir, on heurte à la porte...*) Ah! voici bien encore le diable! D'abord qu'on ouvrira la porte, je m'enfuis.

DORINE.

Garde-t'en bien; tu gâterois tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoi qu'il puisse arriver. S'il avoit quelque bistouri dans sa poche...

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fais ce que tu voudras, mais je ne m'y mettrai point davantage.

DORINE.

Écoute : je vais te querir là-haut une robe de médecin : tu diras qu'ayant su qu'il devoit faire une dissection, tu venois pour lui rendre visite. Quant au pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

CRISPIN.

Va ; j'aime encore mieux faire le médecin que le pendu.

(*Dorine sort.*)

SCÈNE XI.

CRISPIN.

(*On heurte encore à la porte.*)

Parbleu ! attends, si tu veux, que je sois habillé. Il faut payer d'effronterie : du moins sous cet habit, je ne courrai point risque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroîtrois ignorant, il y a bien d'autres médecins qui le sont aussi bien que moi.

SCÈNE XII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, *apportant une robe de médecin.*

Tiens, mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN, *ayant mis la robe.*

Me voilà fort bien.

(*Dorine va ouvrir la porte de la rue.*)

SCÈNE XIII.

LISE, DORINE, CRISPIN.

LISE, *entrant, à Dorine.*

Monsieur le médecin est-il ici?

DORINE, *à Lise.*

Non.

LISE, *montrant Crispin.*

Le voilà : pourquoi me le celer?

DORINE.

Que lui voulez-vous?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRISPIN, *à Lise, faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi?

LISE, *à Crispin.*

Monsieur, vous saurez que ma maîtresse a

perdu un petit chien qu'elle aime éperdument, qu'elle s'en désespère, et qu'elle en met la faute sur moi. Or, comme on m'a dit que vous savez l'art de deviner, aussi bien que la médecine...

CRISPIN.

Je suis aussi savant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il est perdu?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil est-il?

LISE.

Blanc et noir.

CRISPIN, *faisant semblant de rêver.*

C'est assez.

LISE, *à Dorine.*

O le brave homme! il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE, *à Lise.*

Sans doute.

CRISPIN.

Écoutez, il y a deux jours?

LISE.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures?

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc et noir?

LISE.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules?

CRISPIN.

Les premières venues de chez l'apothicaire.

LISE.

Mais, monsieur...

CRISPIN.

Mais il ne faut pas tant raisonner; faites seulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre?

CRISPIN,

Trois.

LISE, *lui donnant un écu blanc.*

C'est assez. Si je trouve mon chien par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne sera pas la faute du remède.

LISE.

Je vous crois. Adieu, monsieur.

CRISPIN.

Adieu.

(*Dorine reconduit Lise, et ferme la porte.*)

SCÈNE XIV.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Eh bien ! Crispin, tu n'as pas eu plus tôt l'habit de médecin sur le corps, que tu as reçu la pièce blanche.

CRISPIN.

Diantre ! je vois bien que c'est un bon métier. Sans savoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent ; et si on ne court point de risque, comme à contrefaire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules pour retrouver un chien perdu !

CRISPIN.

Que diable voulois-tu que j'ordonnasse, moi qui ne sais ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je sache ? Les pilules se sont présentées, et j'en ai ordonné. (*ôtant la robe.*) J'ôte cet habit, pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

(*On frappe en dehors.*)

DORINE.

On heurte ; rajuste-toi.

CRISPIN.

Encore ! je crains bien que ce ne soit ton maître.

DORINE, *allant ouvrir.*

Qu'importe ? il s'en faut tirer.

SCÈNE XV.

GRAND-SIMON, DORINE, CRISPIN.

GRAND-SIMON, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan est-il ici ?

DORINE, *à Grand-Simon.*

Pourquoi ?

GRAND-SIMON.

Je voudrois lui parler.

DORINE.

De quelle part ?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes-vous ?

GRAND-SIMON.

Je suis un homme que vous ne connoissez pas

DORINE.

Je le sais. Monsieur Mirobolan vous connoît-il ?

GRAND-SIMON.

Non; ni moi, lui.

DORINE, *montrant Crispin.*

Le voilà : mais il faut lui demander s'il a le temps de vous parler.

CRISPIN, *à Dorine, faisant le grave.*

Que veut-on ?

DORINE, *à Crispin.*

C'est monsieur qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, et qu'il fasse promptement.

GRAND-SIMON, *à Crispin, après quelques révérences.*

Monsieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort savant en médecine, et sur-tout en l'art de divination : or, vous saurez que, sur ce qu'ils m'en ont dit, je me suis résolu de vous venir consulter touchant une petite affaire.

CRISPIN, *à Grand-Simon.*

Dites en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Or, vous saurez que je m'appelle Grand-Simon; que je suis d'une demi-lieue d'ici : je vous paierai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON.

Vous saurez que j'aime une fille dans notre village; or, comme il y a un certain drôle qui va quelquefois chez elle, je voudrois bien savoir de vous si elle m'aime comme elle dit, et si je l'épouserai; car, à vous dire la vérité, je m'en défie.

CRISPIN.

Comment est-elle faite?

GRAND-SIMON.

Elle est grande, brune, et camuse.

CRISPIN.

Grande, brune, et camuse?

GRAND-SIMON.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

GRAND-SIMON.

Des pilules?

CRISPIN.

Oui.

GRAND-SIMON.

Des pilules!

CRISPIN.

Oui, des pilules, qu'on prend communément chez l'apothicaire : il en faut prendre au nombre de dix, à cause de votre taille.

GRAND-SIMON.

Mais il me semble que les pilules ne sont bonnes qué pour purger les gens, et non pas pour...

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reste : c'est une science qui vous est inconnue. Si vous étiez savant, et que vous sussiez le latin, je vous ferois voir des choses...

GRAND-SIMON.

Monsieur, je sais le latin, car je suis le magister de notre village.

CRISPIN.

Vous savez le latin ?

GRAND-SIMON.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Eh bien! tant mieux pour vous. Encore un coup, faites ce que je vous dis, et adieu; j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller il faut vous satisfaire.

CRISPIN.

C'est fort bien aviser.

GRAND-SIMON, *fouillant dans sa poche.*

Des pilules!

CRISPIN, *tendant la main.*

Oui, des pilules; oui, des pilules: vite, vite, et adieu.

GRAND-SIMON.

Voilà un écu d'or. Si la chose réussit...

CRISPIN.

Je vous entends; c'est assez.

GRAND-SIMON, *à part.*

Ces hommes savants ont toujours je ne sais quoi de brusque. Adieu, monsieur. (*Il sort.*)

CRISPIN.

Serviteur.

(*Dorine reconduit Grand-Simon, et ferme la porte.*)

SCÈNE XVI.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Un écu d'or et un écu blanc, en si peu de temps! Moi, qui t'ai fait médecin, tu devrois m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse-moi faire; nous en mangerons de bons gobets ensemble: pour à présent...

(*On frappe en dehors.*)

DORINE.

On heurte, voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu! je commence à m'en lasser.

(*Dorine va ouvrir la porte.*)

SCÈNE XVII.

MIROBOLAN, DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *apercevant Mirobolan.*

Ah! voici bien le diable!

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Dorine, as-tu songé...?

DORINE, *à Mirobolan.*

Monsieur, je viens de faire porter ce corps à la cave; (*montrant Crispin*) et voilà un de vos confrères, qui, ayant appris que vous devez faire une dissection, est venu pour vous voir.

MIROBOLAN, *à Crispin, après plusieurs révérences.*

Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, vous y serez toujours le bien reçu; mais ce ne sera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit discours, qui, je crois, ne sera pas fort commun.

CRISPIN, *à Mirobolan.*

Ah! monsieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de monsieur Mirobolan est une réputation qui... dans les choses... fait enfin... que... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monsieur, si vous voulez que j'accommode cette salle, il me faut laisser en liberté.

MIROBOLAN, *à Dorine*

Tout-à-l'heure. (*à Crispin.*) Monsieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis, touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît; j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous saurez que ce malade a eu la fièvre quarte, tierce, et continue; enfin nous l'avons tiré de là. Mais il lui reste une chose qui m'inquiète grandement pour lui; car, outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc; et c'est, à mon sens, un très mauvais signe, parceque *à pituitâ albâ aqua inter cutem supervenit*, nous dit Hippocrate; et c'est, comme vous savez, ce que les Grecs appellent *leucophlegmatia*. Si donc, selon Hippocrate, cette pituite blanche est

un signe évident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus souverain, pour empêcher que cet accideut ne lui survînt?

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil; vous êtes un un homme qui... oui... car... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non; parlez-moi franchement; je serai fort aise de savoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde; je sais trop...

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon; je ne suis pas de ces messieurs qui ne chérissent que leurs opinions, et qui, plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez; je vous écoute.

DORINE, *bas, à Crispin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais dépêchez-vous, car j'ai plus d'une affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sais pas si... quand... là-dessus... on... la...

MIROBOLAN, *à Crispin.*

Hom?

CRISPIN.

Des pilules...

MIROBOLAN.

Lui donner des pilules! Ce seroit ruiner les parties, qui sont déja fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh! je ne dis pas cela; je dis... que des pilules que j'ai prises ce matin m'obligent à vous quitter au plus tôt.

MIROBOLAN.

Oh! je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduisez monsieur où il a besoin d'aller. Je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Je vais t'attendre, sans raisonner davantage.

DORINE.

Moi, je vais faire mes diligences pour avoir la réponse, et songer, en même temps, à faire en sorte que, lorsqu'on apportera ce pendu, nos gens n'en puissent rien savoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une rue.

SCÈNE I.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

Eh bien! monsieur, que dites-vous de mes aventures?

GÉRALDE.

Je dis qu'elles sont particulières.

CRISPIN.

Pendu, médecin, des cordes, des bistouris, des clous, des pilules, des.... Parbleu! en voilà très bien.

GÉRALDE.

Il est vrai qu'en voilà beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, monsieur?

GÉRALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu! je ne veux point aller me faire bistouriser, ou bien recevoir quelques coups de bâton : vous y pouvez aller vous-même.

GÉRALDE.

Il est vrai que je le puis ; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour; car, si monsieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon père des choses qui se passent. Pour toi, tu ne hasardes rien : il ne te connoît pas.

CRISPIN.

Je hasarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps ; car, de la manière que j'ai ouï parler monsieur Mirobolan de clous, de cordes, de bistouris, un médecin n'a non plus de pitié d'un homme, qu'un avocat d'un écu.

GÉRALDE.

Il faut pourtant, mon cher Crispin, y retourner encore une fois. Aussi tu dois croire que, quand je serai en pouvoir, je reconnoîtrai tous les bons services que tu me rends.

CRISPIN.

Oh! je n'en doute pas; mais, au moins, dites-moi la raison qui vous oblige à m'y renvoyer.

GÉRALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté. (*Il lit.*)

« J'ai quantité de choses à vous mander; mais « je n'ai pas le temps de vous les écrire; pour « avoir celui de vous faire ce mot, il a fallu se « servir de plusieurs stratagèmes. Envoyez tan- « tôt Crispin; je ferai mes efforts pour lui don- « ner une lettre, qui vous instruira de tout.

« ALCINE. »

Eh bien! tu vois, Crispin.

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais si monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu, sous mon habit, et qui m'a envisagé sous l'habit de médecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé? hem?

GÉRALDE.

Il est vrai que cela est fort embarrassant; mais, mon cher Crispin, il faut hasarder quelque chose pour ton maître. Cherche, invente quelque chose pour ne pas courir de risque.

CRISPIN.

Écoutez; faites-moi avoir une robe de médecin; j'aime mieux paroître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu. Du reste, je

m'en tirerai comme je pourrai : j'en suis tantôt sorti par les pilules, j'en sortirai par quelque autre remède.

GÉRALDE.

Je vais, de ce pas, à la friperie, pour avoir ce que tu demandes : cependant va-t'en chez mon père, pour recevoir l'argent qu'il t'a promis, car nous en aurons grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais, monsieur, apprenez-moi seulement en latin : Je suis médecin.

GÉRALDE.

Volontiers : *Medicus sum.*

CRISPIN.

Medicus sum. Medicus sum.

GÉRALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit ; adieu. Allez-vous-en songer à l'habit ; et moi je vais chez le bon homme.

(*Géralde sort.*)

SCÈNE II.

CRISPIN.

Medicus sum. Medicus sum. C'est une belle chose que de savoir le latin! Il faut repasser souvent ces mots, de peur de les oublier : *Medicus sum. Medicus sum.* C'est assez; allons-nous-en chez le bon homme Lisidor.

SCÈNE III.

LISIDOR, CRISPIN, MARIN.

CRISPIN.

Mais je le vois qui vient ici.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenois.

LISIDOR.

Où est ton maître? dis-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande! Il est à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne?

LISIDOR.

Oui-da! Dis-moi, où loge-t-il, à Bourges?

CRISPIN.

Eh! il loge... proche les écoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue?

CRISPIN.

La rue?

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN.

On la nomme.. on la nomme... Vous y avez été devant moi, vous le savez bien.

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus. Il y a des pendards de noms dans cette ville, qui sont si difficiles à retenir, que je ne saurois les mettre dans ma cervelle; et puis, je ne m'en soucie guère. A quoi bon s'embrelicoquer l'esprit de ces bâtards de noms? Quand on est logé, on est logé.

MARIN.

Il a grande raison.

CRISPIN, *à Marin.*

Morbleu! tais-toi; ou bien... vois-tu!... jarni! Enfin...

LISIDOR.

Patience...

CRISPIN, *à Lisidor.*

C'est que je ne veux pas qu'il se mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR, *à Marin.*

Tais-toi. (*à Crispin.*) Que fait ton maître ordinairement?

CRISPIN.

Il étudie; puis il a souvent à dîner et à souper des gens avec qui il parle latin comme tous les diables. Ce que je trouve de plaisant, c'est qu'ils se querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux; après, ils s'apaisent, en buvant chacun cinq ou six coups.

LISIDOR.

Cela n'est pas mal; mais cependant trois ou quatre personnes m'ont dit qu'il étoit en cette ville, et qu'on l'y avoit vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit en a menti, et je le soutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confesse la vérité; je n'en parlerai point. Il est ici?

CRISPIN.

Je ne le confesserai point, car cela n'est pas vrai.

LISIDOR.

Oh! je sais bien que si, moi; et si tu déguises davantage...

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas?

LISIDOR.

J'ai donc menti?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira; mais cela n'est pas, cela n'est pas.

MARIN, *à Lisidor.*

Monsieur, quittez là cet impertinent; il vous mettroit en colère sans raison.

CRISPIN, *à Marin.*

Impertinent! Morbleu! tu en as menti: il faut t'en faire tâter tout du long et tout du large. (*Il s'élance sur Marin.*)

MARIN, *à Crispin.*

Viens, viens, que je t'ajuste de toutes pièces.

(*Crispin et Marin se battent.*)

LISIDOR, *les séparant avec son bâton.*

Coquins! si vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups! Ah! morbleu! c'en est trop. Crispin, puisque ton maître n'est pas à Paris, je te commande de l'aller au plus tôt retrouver à

Bourges, et de lui dire que, quand il m'aura fait savoir son adresse, je lui ferai tenir de l'argent par un banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais, monsieur...

LISIDOR.

Point de réponse davantage; n'approche pas seulement de mon logis, si tu ne veux avoir cent coups de bâton.

CRISPIN.

Si vous me battez, je sais bien ce que je ferai.

LISIDOR.

Que feras-tu?

CRISPIN, *montrant Marin.*

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le frotteras-tu?

CRISPIN.

Eh! pourquoi me battrez-vous?

LISIDOR.

Parceque tu es un fripon.

CRISPIN.

Et parcequ'il est un factoton, et qu'il veut me faire battre.

LISIDOR, *levant son bâton.*

Je te donnerai...

CRISPIN.

Donnez, pour voir ; vous verrez si je ne lui rendrai pas !

LISIDOR.

Ah ! morbleu ! je n'en puis plus souffrir.

(*Lisidor, voulant frapper Crispin de son bâton, Crispin baisse la tête ; ce qui fait que Lisidor tombe. Crispin va donner un coup de poing à Marin, qui tombe de l'autre côté ; ensuite Crispin s'enfuit.*)

SCÈNE IV.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Ah ! le traître ! je crois qu'il m'a estropié de ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN, *se relevant.*

Eh ! monsieur, j'aurois besoin qu'on me relevât moi-même. (*Il va aider Lisidor à se relever.*)

LISIDOR, *se relevant.*

Le coquin ! il le paiera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me suis blessé l'épaule en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois que j'ai la mandibule démise.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup!

MARIN.

De toute sa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moi.

LISIDOR.

Va voir si monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi! monsieur, vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit, à votre nez, qu'il n'en sera jamais rien?

LISIDOR.

Fais seulement ce que je te dis : vois s'il est au logis.

MARIN, *frappant à la porte de Mirobolan.*

Holà!

SCÈNE V.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant à Marin.*

Qui est-ce?

MARIN, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE.

Non : qui le demande?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'est moi, ma chère.

DORINE, *à Lisidor.*

Il n'y est pas. Voulez-vous parler à madame? elle est là haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Ma chère enfant, si tu pouvois, par tes soins, la faire consentir à me donner Alcine en mariage, je ferois...

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage! Que diantre en feriez-vous à l'âge où vous êtes?

LISIDOR.

Eh! j'en ferois...

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille.

Mais n'avez-vous autre chose à me dire? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chère, dis à monsieur Mirobolan que son ami Lisidor étoit venu pour le voir, et que je le prie de penser à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant. (*Il sort. Marin le suit.*)

DORINE.

Adieu, monsieur; je n'y manquerai pas.

SCÈNE VI.

DORINE.

Ce bon homme est-il fou, de prétendre épouser une fille de dix-huit ans? Il faut avouer que quand la vieillesse se met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la jeunesse.

SCÈNE VII.

CRISPIN, *en habit de médecin;* DORINE.

CRISPIN, *à la cantonade.*

Chez moi, chez moi, vous dis-je; là je vous répondrai de bonne sorte.

DORINE.

Qu'as-tu, Crispin? et d'où vient que tu es habillé de cette manière?

CRISPIN.

Deux visages que j'ai rencontrés, qui m'ont dit qu'ils étudioient en médecine, et qui m'ont demandé mon sentiment sur la trans... la... la... la... la transconfusion du sang. Ils m'ont quasi fait devenir sourd, à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit?

CRISPIN.

Que diable sais-je, moi? Une bête sur une autre... l'artère..... le sang littéral.... artérial..... un tuyau par où entre le sang..... une bête morte; l'autre qui ne vaut guère mieux... le mauvais sang répandu..... le bon dans les veines de l'autre bête.... Enfin, le diable les emporte, avec tout leur raisonnement!

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pilules.

CRISPIN.

J'aurois voulu de tout mon cœur qu'ils en eussent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE, *riant.*

Mais pourquoi as-tu cet habit?

CRISPIN.

Je l'ai pris, pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous, et pour...

SCÈNE VIII.

LISIDOR, MARIN, CRISPIN, DORINE.

LISIDOR.

Ma chère Dorine, j'avois oublié de te donner cette bague ; mais je veux recouvrer...

CRISPIN, *se tournant de l'autre côté.*

Ah!...

MARIN, *à part à Lisidor.*

Monsieur, si je ne me trompe, voilà Crispin habillé en robe longue.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu ici avec cet habit?

CRISPIN, *à Lisidor, faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi? Avez-vous quelque maladie secrète? Dites ; en l'absence de monsieur Mirobolan, je pourrois vous donner quelques bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin, nous n'avons point de maladie.

CRISPIN.

Coquin !

LISIDOR.

Oui, coquin.

CRISPIN.

Non sum coquinus: medicus sum, medicus sum.

LISIDOR.

Toi, médecin?

CRISPIN.

Oui, médecin; et vous êtes un impertinent. *Araca, lostovi, baritonovaï, forlutum, transconfusiona...* Si vous étiez raisonnable, je vous parlerois de la transconfusion; mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pilules.

LISIDOR.

Si je prends un bâton, je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance.

DORINE, *à Crispin.*

Monsieur, entrez au logis, pour y attendre notre maître, et laissez là ces extravagants.

CRISPIN, *rentrant avec Dorine.*

Il est vrai que je ferai mieux.

SCÈNE IX.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Monsieur, je doute que ce soit Crispin, car il parle latin.

LISIDOR.

C'est assurément lui-même. Je me doute de

quelque fourberie; et je veux entrer là-dedans, pour être éclairci. (*Il frappe à la porte de Mirobolan.*)

SCÈNE X.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant à Lisidor.*

Que demandez-vous, monsieur? Est-ce que vous voulez quereller encore cet honnête homme qui est chez nous?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'est un fripon de valet...

DORINE.

Cela n'est pas vrai; c'est un des confrères de notre maître; et vous avez mauvaise grace de parler de la sorte: je m'en plaindrai tantôt à...

SCÈNE XI.

MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

MIROBOLAN, *à la cantonade.*

Je vous soutiens que cela n'est pas possible, et que cette opinion est extravagante.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monsieur...

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut penser bien creux, pour imaginer une chose si éloignée du bon sens.

LISIDOR.

Monsieur, je veux...

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut, sans doute, que cette vision vienne d'un homme qui avoit la fièvre chaude.

DORINE *va au-devant de Mirobolan, et le fait tomber.*

Qu'avez-vous, monsieur? et qui vous oblige à vous emporter de la sorte?

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Impertinente! qui a pensé faire casser le cou à un des principaux membres de la médecine.

SCÈNE XII.

LISE, MIROBOLAN, DORINE, LISIDOR, MARIN.

LISE, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE, *à Lise.*

Le voilà. (*à part.*) Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN, *à Lise.*

Que me voulez-vous?

LISE, *à Mirobolan.*

Je voudrois que vous fussiez pendu. M'avoir ordonné des pilules qui m'ont pensé faire mourir!

MIROBOLAN.

Moi?

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs: vous ordonnez souvent les choses à tort et à travers. Allons, prends, et rencontre, si tu peux. Des pilules pour retrouver un chien perdu!

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez; je ne vous ai jamais vue.

LISE.

Jamais? Ne vous ai-je pas tantôt donné un écu blanc?

MIROBOLAN.

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti; et...

SCÈNE XIII.

GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

GRAND-SIMON.

Ah! si je rencontre monsieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement sa gamme.

LISE, *à Grand-Simon.*

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

Parbleu! monsieur, il faut que vous soyez un grand ignorant, d'ordonner des pilules pour savoir si l'on est aimé d'une fille; et moi bien fou de les avoir prises! Elles m'ont quasi envoyé en l'autre monde, et je n'en suis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou de me parler de la sorte ; je ne vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas tantôt donné un écu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux Petites-Maisons, car vous êtes des fous.

GRAND-SIMON.

Morbleu! tu en as menti; je ne suis point fou. Trève à de tels discours, car je pourrois bien te donner de mon bâton sur les oreilles.

LISE, *à Mirobolan.*

Et moi, t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah! c'en est trop endurer. Dorine, qu'on aille querir un commissaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille; je l'attends.

LISE.

Et moi aussi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces messieurs tueront les gens, et qu'ils auront encore raison! Parbleu! je veux ravoir mon écu d'or.

LISE.

Et moi, mon écu blanc, ou je ferai grand bruit.

DORINE, *à Grand-Simon et à Lise.*

Ma foi, si vous ne tirez pays, j'irai chercher le commissaire.

GRAND-SIMON.

C'est ce que je demande.

LISE.

Et c'est ce que j'attends.

SCÈNE XIV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN, GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN, *à Féliante, sortant de sa maison.*

Mais, madame...

FÉLIANTE, *à Crispin.*

Mais, monsieur, encore une fois, je ne veux pas que ma fille parle aux gens tête à tête. Si

vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le temps qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que...

FÉLIANTE.

Je sais ce qu'il faut que je croie; mais, encore un coup, vous n'avez que faire chez moi quand mon mari n'y sera pas.

LISE, *à Grand-Simon.*

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Parbleu! c'est le médecin qui m'a pensé faire crever. (*à Crispin.*) Ah! trompeur, tu me rendras mon argent.

LISE, *à Crispin.*

Tu me rendras aussi le mien.

LISIDOR, *prenant Crispin au collet.*

Ah, coquin! je te tiens à présent.

CRISPIN.

Non sum coquinus, medicus sum.

MIROBOLAN.

Messieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes confrères de la sorte: on doit lui laisser conter ses raisons.

LISIDOR.

C'est le valet de mon fils.

LISE.

C'est le médecin qui nous a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin! réponds donc à toutes ces choses.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, il ne vous faut plus rien déguiser. Votre fils n'est point sorti de Paris, à cause de l'amour qu'il a pour la fille de monsieur Mirobolan: elle l'aime passionnément. Enfin ils s'aiment tous deux, et m'ont fait jouer plusieurs personnages pour les servir dans leurs amours.

FÉLIANTE, *à Crispin.*

Ma fille aime ton maître?

CRISPIN.

Oui, madame, et fortement.

FÉLIANTE.

Encore, pour le fils, c'est quelque chose; mais, pour le père, il ne doit jamais espérer d'épouser ma fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pilules? Cela pouvoit-il servir de quelque chose pour les amours de ton maître?

CRISPIN.

Ce sont des choses dont je vous éclaircirai dans un autre temps.

MIROBOLAN, *à Grand-Simon et à Lise.*

Vous voyez bien que vous me blâmiez sans raison : mais faites-moi la grace de revenir une autre fois; je vous promets de vous contenter d'une façon ou d'une autre.

LISE, *à Mirobolan.*

J'y consens; mais n'y manquez donc pas.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

J'y consens aussi; mais, au moins, plus de pilules.

MIROBOLAN.

Non; adieu.

(*Grand-Simon et Lise sortent.*)

SCÈNE XV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN.

LISIDOR, *à Crispin.*

Ton maître, dis-tu, aime passionnément la fille de monsieur Mirobolan?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et cent fois plus que je ne vous dis.

LISIDOR.

Eh bien! si la chose est ainsi, je vois bien que c'est une nécessité de consentir qu'il l'épouse, pourvu que le père et la mère y consentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pourvu que ma femme le veuille.

FÉLIANTE.

Je ne sais pas bien si je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

Hé, ma femme!

FÉLIANTE.

Puisque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où est-il donc ton maître?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

SCÈNE XVI.

GÉRALDE, MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR, *à Géralde.*

Venez, monsieur de Bourges.

GÉRALDE, *se jetant aux genoux de son père.*

Ah, mon père! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé, mon dieu ! laissons tous ces beaux discours ; entrons au logis, et là nous discuterons toutes les choses.

FÉLIANTE.

C'est fort bien avisé ; allons, rentrons.

MIROBOLAN.

Allons, monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

FIN DE CRISPIN MÉDECIN.

LE

COCHER SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée, pour la première fois, le 9 avril 1684.

PERSONNAGES.

M. HILAIRE, oncle de Dorothée.
M. EUTROPE, amant de Dorothée.
LISIDOR, autre amant de Dorothée.
DOROTHÉE, amante de Lisidor, et promise à M. Eutrope.
JULIE, amante de Lisidor.
ROSETTE, suivante de Julie.
ROLINE, suivante de Dorothée.
MORILLE, valet de Lisidor, et cocher de M. Hilaire.
ADRIAN, frère de Rosette.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Hilaire.

LE
COCHER SUPPOSÉ,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

Ah! monsieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rôdois autour d'ici, pour voir si je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu?

MORILLE.

Pour deux choses: l'une, pour vous faire savoir qu'hier je rencontrai, par hasard, un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baisemains de la chère Rosette, et qui m'assura que madame Julie est fort en peine de votre retardement à Paris. Elle sait qu'il y a déja long-temps que vos affaires sont terminées, et que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je sais tout cela; mais n'as-tu rien d'ailleurs à m'apprendre?

MORILLE.

Oui; mais, monsieur, madame Julie est une personne qui...

LISIDOR.

Eh! laisse là Julie, et me parle de Dorothée.

MORILLE.

Lisez ce billet, et souffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient sortir du logis... serviteur.

LISIDOR.

Tu as raison. Va.

SCÈNE II.

LISIDOR *lit.*

« J'irai tantôt me promener aux Invalides; ne « manquez pas de vous y trouver : je m'y rendrai « de bonne heure, pour avoir la joie d'être plus « long-temps avec vous. Adieu; aimez-moi tou- « jours autant que je vous aime.

« DOROTHÉE. »

J'aperçois son oncle qui sort de sa maison : éloignons-nous.

SCÈNE III.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

Soyez persuadé, monsieur Hilaire, que la chose est véritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination? Souvent les amants trop délicats prennent l'ombre pour le corps, et le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE.

Mais, de qui tenez-vous la chose?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté qu'on a envoyé chez moi, en mon absence, sans savoir de quelle part il vient; je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

C'est peut-être une chose supposée, ou une histoire faite à plaisir.

EUTROPE.

Non; rien n'est plus certain, et j'en suis fortement persuadé.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet?

EUTROPE.

Facilement; le voilà.

HILAIRE *lit.*

A monsieur Eutrope.

« Un intérêt particulier qui me regarde m'o-
« blige à vous avertir que madame Dorothée,
« nièce de monsieur Hilaire, de laquelle vous êtes
« si passionnément amoureux, aime un cava-
« lier qui vous est inconnu, et qu'ils se voient
« tous les jours à la promenade. Si vous doutez
« de ce que je vous écris, vous pouvez vous-
« même, avec un peu de soin, vous éclaircir ai-
« sément de cette vérité. »

EUTROPE.

C'est ce que je n'ai pas manqué de faire; et je la vis hier, dans le bois de Vincennes, en grande conversation avec un monsieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du carrosse?

EUTROPE.

Hors du carrosse, et se promener avec lui assez familièrement.

HILAIRE.

Vous me surprenez. Je veux, tout à l'heure, éclaircir cette affaire devant vous, et lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'est pas ce que je demande; je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, et qu'elle ne trouvât mauvais que je censurasse ses actions avant que d'être son époux; je ne veux pas même qu'elle sache que ce rapport vienne de ma part: je connois son esprit, et...

HILAIRE.

Je vous entends, seigneur Eutrope; il suffit. Vous aimez ma nièce?

EUTROPE.

On ne sauroit en douter sans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma nièce, et je vous la promets: dans trois jours, au plus tard, elle sera votre femme.

EUTROPE.

Je n'ai rien à souhaiter davantage, et vous me

mettrez par là au comble de la joie. Mais, surtout, je vous prie de manier les choses avec douceur; je serois au désespoir si elle en recevoit quelque mauvais traitement.

HILAIRE.

Allez, soyez en repos; vous aurez de mes nouvelles dans peu: je dois promptement m'instruire de tout ceci.

SCÈNE IV.

HILAIRE *appelle.*

Holà, cocher! Morille!

SCÈNE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *de son écurie.*

Monsieur? (*entrant.*) Que vous plaît-il, monsieur? Faut-il mettre les chevaux au carrosse? Ils sont en bon état. Aussi je puis dire, sans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de cocher qui prenne tant de soin de ses chevaux que moi. Je viens de les ramener de chez le maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menés chez le maréchal?

MORILLE.

C'est qu'il y en avoit un, monsieur, à qui un fer s'étoit cassé en revenant de l'abreuvoir, et qu'à l'autre il y manquoit cinq ou six clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le maréchal pour manger avec lui le fer et les clous.

MORILLE.

Je ne suis point de ces fripons-là, et vous ne me connoissez pas. Je sais que la plupart des cochers s'entendent avec le sellier, le maréchal, et le charron, pour attraper de quoi boire ; mais je n'ai rien à craindre là-dessus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres! Dis-moi un peu : quel est ce muguet qui se rencontre à toutes les promenades que fait ma nièce, et qui, hier encore, dans le bois de Vincennes, se promenoit tête à tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires?

MORILLE.

Je ne sais ce que c'est, monsieur.

HILAIRE.

Comment! tu ne sais ce que c'est?

MORILLE.

Non, monsieur.

HILAIRE.

Veux-tu soutenir que cela n'est pas véritable?

MORILLE.

Moi, monsieur? Vous voyez que je ne soutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, et l'on t'a donné la pièce blanche pour te taire; mais il faut que tu me dises tout maintenant la vérité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'est-ce que tu me dis?

MORILLE.

Je vous dis que je ne sais ce que c'est.

HILAIRE.

Oses-tu mentir avec tant d'impudence?

MORILLE.

Je ne mens point.

HILAIRE.

Tu ne mens point, pendard! C'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarrassé.*

Vous l'avez donc vue tout seul; car... pour moi... je n'ai rien vu. (*à part.*) Que faire ici?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'assurer que tu n'as rien vu? Hem? réponds, parle.

MORILLE.

Monsieur, j'aime mieux me taire que de mal parler.

HILAIRE.

Ne crois pas te sauver par le silence; je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais, en parlant, que faut-il que je dise?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu sais.

MORILLE.

Je ne sais rien.

HILAIRE.

Quoi! tu persisteras à nier toujours? Par la mort!...

MORILLE, *à part.*

Il faut ici payer d'esprit. (*haut.*) Est-ce que je prends garde aux choses que fait un maître ou une maîtresse? Je ne pense qu'à mener mon carrosse, et à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux savoir absolument quel est ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monsieur, il ne faut jamais qu'un serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Eh bien! je t'ordonne de me dire, sur l'heure, quel est ce monsieur avec qui ma nièce a commerce.

MORILLE.

Ce n'est point aux valets à s'ingérer de pénétrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande?

MORILLE.

Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous sers, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte!

MORILLE.

Nous savons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peste t'étouffe!

MORILLE.

Vous voulez sans doute m'éprouver; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le ciel te confonde!

MORILLE.

Je ne suis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leurs maîtres à tort et à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écrase!

MORILLE.

Nous savons vivre, dieu merci.

HILAIRE.

Oh! je n'en puis plus!

MORILLE.

Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, et se taire.

HILAIRE.

Maraud! je te...

MORILLE.

C'est la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je déteste.

MORILLE.

Quoique je ne sois qu'un cocher, j'ai de la morale; et je puis dire, sans vanité, que j'ai vu, lu et retenu, et que...

HILAIRE.

Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, monsieur; vous vous mettez en colère.

HILAIRE.

Eh! n'ai-je pas raison, chien que tu es?

MORILLE.

Monsieur, sans vous emporter si fort, faites-moi, s'il vous plaît, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Çà, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faisons-nous justice: seriez-vous bien aise, monsieur, que j'allasse découvrir à madame votre nièce l'intrigue secrète que vous avez avec certaine bourgeoise que je fais entrer, sans bruit, deux fois la semaine, par la porte de derrière, et que je conduis, par votre ordre, jusqu'au petit degré qui rend à votre garde-robe? Plaît-il?

HILAIRE.

Il n'est pas, à présent, question de cela.

MORILLE.

Il est vrai; mais c'est pour vous faire connoître qu'un domestique doit être discret, et qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raisonner sur les choses qui regardent ses supérieurs.

HILAIRE.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire? et n'aurai-je point d'autres raisons de toi?

MORILLE.

Il feroit beau voir vraiment qu'après m'avoir honoré de votre confiance j'allasse imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, et que...

HILAIRE, *lui donnant un soufflet.*

Oh, morbleu! c'en est trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, monsieur; vous voyez que je parle raison.

HILAIRE.

Et moi, je réponds ainsi.

MORILLE.

La réponse est violente, et je ne m'en accommode nullement. (*à part.*) Peste soit des amours de mon maître!

HILAIRE.

Holà, quelqu'un! Il faut tenter une autre voie.

SCÈNE VI.

HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE.

Que voulez-vous, monsieur?

HILAIRE.

Qu'on fasse venir ma nièce.

ROLINE.

Elle est empêchée, monsieur.

HILAIRE.

A quoi faire?

ROLINE.

A battre le petit laquais.

HILAIRE.

Elle le battra une autre fois; qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE.

Faut-il que je vienne aussi, monsieur?

HILAIRE.

Non; je n'ai que faire de toi.

(*Roline sort.*)

SCÈNE VII.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *bas, à part.*

Je crains bien que la nièce...

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents?

MORILLE.

Je dis, monsieur, que je n'aime point une telle réponse, et que nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.

HILAIRE.

Coquin! si je prends un bâton...

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Oh! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE, *s'opposant à sa sortie.*

Où vas-tu?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux, qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi; demeure là.

MORILLE.

J'obéis; mais, si vous me frappez davantage, je quitte tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

HILAIRE, DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE, *à Hilaire.*

On dit que vous me demandez, mon oncle?

HILAIRE, *à Dorothée.*

Oui; venez çà. Quel est ce monsieur qui, depuis quelque temps, s'empresse à se trouver à toutes les promenades que vous faites, et avec qui vous étiez hier en grande conversation dans le bois de Vincennes?

DOROTHÉE.

Moi, mon oncle?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHÉE.

Je ne sais si Morille auroit fait quelque imposture.

MORILLE.

Moi! je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle et qu'on me bat pour me forcer à dire ce que je ne sais point; mais je suis incorruptible.

HILAIRE, *à Morille.*

Tais-toi. (*à Dorothée.*) Et vous, répondez.

DOROTHÉE, *se rassurant.*

Je ne sais, mon oncle, de qui vous me parlez, et l'on me prend sans doute pour une autre.

HILAIRE.

Il est inutile de vouloir nier la vérité; c'est une chose que j'ai vue.

DOROTHÉE.

Ah! mon oncle, je n'ai rien à répondre là-dessus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la chose est véritable?

DOROTHÉE.

Non pas, mon oncle, s'il vous plaît : je vous dirai seulement que ce n'est point à moi à combattre vos sentiments, et que, quand il y auroit du mensonge, je dois être toujours dans le respect.

HILAIRE.

Fort bien! On appelle cela se sauver par les marais. Écoutez, ma nièce : vous savez que vous êtes promise à monsieur Eutrope; que c'est un homme qui vous aime; et que d'ailleurs il est en droit, quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûteroit plus de dix mille écus, si nous venions à le perdre : ainsi préparez-vous à l'épouser au plus tôt.

DOROTHÉE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

HILAIRE.

C'est bien dit. Cependant, jusqu'au jour de votre mariage, je vous défends de sortir du logis sans mon consentement; (*à Morille*) et à toi, de mettre les chevaux au carrosse sans ma permission.

SCÈNE IX.

DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE.

Hé bien, Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE.

Hé! qu'en pourrois-je dire, madame, sinon que je vois les amours de vous et de mon maître en fort mauvaise posture?

DOROTHÉE.

Quel remède, Morille?

MORILLE.

Ma foi, madame, je n'en sais point; car quel personnage voulez-vous que je fasse à présent? Vous avez voulu, de concert avec mon maître, que je vinsse ici me mettre cocher, moi qui n'avois en ma vie mené de carrosse. Je vous tiens fort heureuse que mon ignorance ne vous ait point

fait casser le cou ou quelque membre. Mais aujourd'hui puis-je jouer un autre rôle sans que votre oncle s'en aperçoive?

DOROTHÉE.

Mais, Morille, tout est-il désespéré?

MORILLE.

Parbleu! j'y vois beaucoup d'apparence, et c'est à vous à vous consulter là-dessus. Quant à moi, je suis d'avis de demander mon congé; car le métier de cocher, que je fais malgré moi pour servir vos amours, m'attirera sans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la destinée de monsieur Phaéton, c'est-à-dire que la foudre ne tombe sur mes épaules : il me souvient que votre oncle a déja commencé par un soufflet à faire le Jupiter sur mon visage.

DOROTHÉE.

J'en suis fâchée; mais pour adoucir en quelque façon ton déplaisir, prends cette bague, et surtout ne m'abandonne point en l'état où je suis.

MORILLE.

Je crois qu'il est à propos d'aller trouver mon maître pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHÉE.

Fais en sorte que je puisse lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, madame?

DOROTHÉE.

Je ne sais.

MORILLE.

Ni moi, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maison.

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE.

C'est assez, c'est assez.

SCÈNE X.

MORILLE.

Cette bague peut, en quelque manière, amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire ; et... Mais ne perdons point de temps; allons au plus tôt chercher mon maître. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE, *à Julie.*

Ah ! madame, regardez ; il me semble que voilà Morille. Oui, c'est lui : il faudroit l'appeler.

JULIE, *à Rosette.*

Tais-toi ; je ne veux pas que Lisidor sache que je suis en cette ville.

ROSETTE.

Peut-être que, si je parlois à Morille...

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, et non davantage.

ADRIAN, *à Julie.*

Madame, voilà le logis de monsieur Hilaire, de la nièce duquel, comme je vous ai dit, monsieur Lisidor est passionnément amoureux.

JULIE.

Le traître! le perfide!

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé, depuis un mois, ici, pour observer les actions de votre amant; soyez persuadée que je n'ai point perdu de temps, et que par mes lettres je vous en ai rendu un fidèle compte.

JULIE, *à Adrian.*

Crois que je suis fort contente de tes soins, et que tu le seras de moi.

ADRIAN.

Madame, je suis votre serviteur. Mais que dites-vous du billet que j'ai écrit à monsieur Eùtrope, pour lui donner martel en tête, et traverser votre amant dans ses nouvelles amours?

JULIE.

Rien n'est mieux imaginé, et le tour est adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, madame, que mon frère en savoit bien long, et qu'il n'étoit pas un sot. C'est un compère... Il est vrai qu'il n'est pas riche, non plus que moi; mais il possède, en fonds d'esprit, plus de cinq cents écus de revenu : le jeu lui en fournit une bonne partie; et certains autres petits négoces que les occasions présentes lui répondent du reste. J'avoue que souvent il n'y a pas beaucoup de droiture dans tout ce trafic ; mais on doit l'excuser : il a cela de commun avec de bien plus grands seigneurs que lui.

ADRIAN.

Ma sœur aime à plaisanter.

ROSETTE, *à Adrian.*

J'aime à parler franchement et sans fard. Mais rends-moi raison sur Morille, cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carrosse.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à madame que c'étoit sûrement une adresse pour faciliter leur entrevue; et que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que monsieur Lisidor s'y rencontroit toujours?

ROSETTE.

Il est vrai : excuse; c'est que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laisse-nous, Adrian, et va faire apporter mes hardes à l'hôtellerie: sur-tout, cache bien qui je suis.

ADRIAN.

Madame, soyez en repos.

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Que voulez-vous faire dans les rues, en l'équipage où vous êtes, madame?

JULIE.

Hélas! ma chère Rosette, l'état de mon ame est bien plus en désordre que celui de mon corps. Faut-il que j'aime un homme si perfide!

ROSETTE.

Il est vrai que monsieur Lisidor ne fait pas trop bien son devoir, et qu'après les obligations qu'il vous a il n'en use guère en galant homme: mais c'est le procédé ordinaire de tous les infidèles.

JULIE.

Que ne puis-je changer comme lui?

ROSETTE.

Ma foi, madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE.

Il est inconstant; mais, Rosette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne mérite pas que vous pensiez à lui. Considérez qu'au préjudice de la promesse de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi. Chassez de votre mémoire ce volage, pour y laisser régner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scélérat; car, quand je me souviens des termes passionnés dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne sais où j'en suis. Pour moi, je vous confesse qu'à tout ce qu'il disoit je donnois autant de croyance que vous, et même j'en sentois dans le cœur..... des mouvements.... qui s'épandoient par-tout, et qui inspiroient...des desirs.... En vérité, madame, c'est un méchant homme. (*Julie rit.*) Vous riez; c'est quelque chose: mais, mort de ma vie! je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu?

ROSETTE.

J'en épouserois un autre à sa barbe.

JULIE.

Ah! Rosette, quand on aime fortement, il

n'est guère en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie! je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes une autre? adieu; au diable.

JULIE.

Tu es bien heureuse, Rosette, de savoir si facilement te défaire de ta passion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, et l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entièrement oublié Morille?

ROSETTE.

Mafique ! je ne pense plus à lui.

JULIE.

Cependant, quand tu l'as aperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, et cela s'est vu sur ton visage.

ROSETTE.

Je ne m'en défends pas. Vous savez que, quand on a eu de l'amitié, et qu'on revoit la personne qu'on a aimée, il est difficile qu'on ne ressente, à sa vue, certains petits remuements..... dans le cœur.... qui.... Ne seriez-vous pas bien aise de rencontrer monsieur Lisidor?

JULIE.

Je serois ravie de le voir, mais je serois fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE.

Mais, madame, quel est votre dessein?

JULIE.

Je ne le sais pas bien encore, Rosette; mais le temps m'inspirera les moyens nécessaires pour triompher de mon inconstant, et...

SCÈNE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

Ah! madame, je viens de rencontrer, chemin faisant, Morille et monsieur Lisidor, qui, sans doute, dressent leurs pas de ce côté; j'ai accouru pour vous en avertir.

JULIE, *à Rosette et à Adrian.*

Retirons-nous à l'écart, et tâchons de les observer.

SCÈNE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

Monsieur, demeurez autour d'ici, sans vous impatienter; je vais prendre mon temps pour

tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Va donc, Morille, et reviens promptement : je brûle d'impatience de parler à ma chère Dorothée.

SCÈNE XV.

LISIDOR.

J'espère que, lorsque nous serons ensemble, nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent, et je hasarderai toutes choses pour avoir le bonheur d'être son époux. Mais il me semble que j'aperçois quelqu'un venir ici : éloignons-nous un peu.

SCÈNE XVI.

EUTROPE.

O Amour! ô Amour! ô Amour! que tu fais régner puissamment dans mon cœur l'aimable Dorothée! Quand je ne la vois pas, je suis dans des inquiétudes cruelles ; et quand je la vois, je sens des élancements de joie qui me causent des émotions incompréhensibles. J'ai une impatience extrême de la voir, et d'apprendre de monsieur

Hilaire le succès de leur entretien touchant les plaintes que je lui ai faites. Entrons.

(*Il frappe à la porte de monsieur Hilaire.*)

SCÈNE XVII.

EUTROPE, ROLINE.

ROLINE, *ouvrant.*

Que vous plaît-il, monsieur?

EUTROPE.

Monsieur Hilaire est-il au logis?

ROLINE.

Non, monsieur.

EUTROPE.

Et mademoiselle Dorothée?

ROLINE.

Elle est à sa chambre; venez, je vais vous y conduire.

EUTROPE.

Volontiers.

SCÈNE XVIII.

LISIDOR.

Que je suis malheureux! Falloit-il que ce maudit rival vînt en ce moment, pour traverser notre

dessein? Mais n'importe; il faut absolument, quoi qu'il arrive, que je parle à ma chère Dorothée.

SCÈNE XIX.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

Monsieur, tout est favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vite; et après, quand je trouverai l'occasion, je ferai le reste.

LISIDOR.

Mais...

MORILLE.

Point de mais; suivez-moi.

SCÈNE XX.

JULIE, ROSETTE, ET ADRIAN, *sortant de l'endroit où ils étoient cachés.*

ADRIAN, *à Julie.*

Eh bien! madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah, ciel! que viens-je de voir et d'entendre! Le traître!

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là-dedans, et frotter le maître et le valet comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche! le scélérat! Adrian, va-t'en au logis, et fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Le fourbe! me trahir ainsi!

ROSETTE.

Tout franc, si j'aimois comme vous aimez, j'aurois déja mis le feu à la maison.

JULIE.

La violence est ici bien moins nécessaire que l'adresse.

ROSETTE.

Morguenne! il s'en souviendroit. Mais que prétendez-vous faire? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah! que je prendrois un grand plaisir à bourrer un infidèle, et à lui faire rentrer dans le ventre sa perfidie et son inconstance!

JULIE, *après avoir un peu rêvé.*

Cesse tes emportements; baisse ta coiffe, heurte, et demande le maître de la maison. (*Elle baisse sa coiffe.*)

ROSETTE.

Pourquoi cela, madame?

JULIE.

Garde le silence, et me laisse agir.

ROSETTE.

Mais, si Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner sur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends; tu ruinerois, par là, le dessein que j'ai pris. Ne bouge; j'y vais moi-même : mais, sur-tout, ne parle point.

ROSETTE, *baissant sa coiffe.*

Il faudra se contraindre.

SCÈNE XXII.

HILAIRE; JULIE ET ROSETTE, *ayant leurs coiffes baissées.*

(*Comme Julie va pour heurter, elle rencontre Hilaire, qui aveint son passe-partout.*)

HILAIRE, *à Julie.*

Que cherchez-vous, madame?

JULIE, *sa coiffe baissée.*

Je cherche monsieur Hilaire, le maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, madame.

JULIE, *se mettant à genoux.*

Ah! s'il est ainsi, monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE, *la relevant.*

Contre qui, madame?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scélérat, que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, madame?

JULIE.

C'est Morille, monsieur; votre cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t-il fait?

JULIE.

Hélas! plutôt, que ne m'a-t-il point fait? Il m'a abandonnée misérablement avec deux pauvres petits enfants.

HILAIRE.

Comment! êtes-vous sa femme?

JULIE.

Oui, monsieur, pour mon malheur

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié: mais la plupart des serviteurs en usent de la sorte, pour se conserver une condition. Çà, que souhaitez-vous de moi?

JULIE.

Je voudrois seulement le voir, et que vous voulussiez prendre la peine de nous remettre bien ensemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur: mais voyons un peu votre visage.

JULIE, *levant sa coiffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah, ciel! l'aimable personne! Quoi! vous êtes la femme de ce maraud-là?

JULIE.

Oui, monsieur, puisque le ciel l'a voulu ainsi.

HILAIRE.

C'est un meurtre que vous soyez la femme d'un fat comme lui.

JULIE.

Il est mon mari.

HILAIRE.

Il n'est pas digne de ce nom-là, et vous méritez une autre fortune.

JULIE.

Vous me flattez, monsieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre parti contre lui, et par là vous donner des marques sensibles de l'estime que j'ai pour vous.

JULIE.

Que je vous serai redevable!

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle manière, que je l'étranglerois, s'il refusoit de faire son devoir auprès de vous.

JULIE.

Que je vous suis obligée!

HILAIRE.

Point; au contraire, c'est moi qui, en vous servant, trouve que je vous suis encore redevable. Une femme aussi belle et aussi bien faite mérite assurément qu'on ait de la tendresse pour elle. C'est un pendard! Quelle est cette autre dame?

JULIE.

C'est une de mes parentes. (*à Rosette.*) Ma cousine, saluez monsieur.

ROSETTE, *levant sa coiffe.*

Je suis sa très humble servante.

HILAIRE.

Elle est assez jolie ; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement pour vous y faire entrer, et là nous nous expliquerons avec lui de bonne manière.

SCÈNE XXIII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Ma foi, madame, je crois que ce monsieur Hilaire se sent remuer... dans lui... quelque chose pour vous.

JULIE.

Qu'importe?

ROSETTE.

Il embrasse votre intérêt avec beaucoup de chaleur ; et cela signifie que vos yeux lui inspirent de certains sentiments qui... Enfin, vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'est fort indifférent ; mais je suis bien aise de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous

plaît, madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en sois point jalouse; c'est pour mieux ménager les choses, et ne pas commettre d'abord mon infidèle.

ROSETTE.

Voilà bien des réserves pour un amant qui vous trahit.

JULIE.

Il est vrai; mais l'amour...

ROSETTE.

Mais l'amour... mais l'amour... L'amour est un sot quand il excuse un infidèle: pour moi, je ne mourrai point satisfaite, que je n'aie assommé un inconstant.

JULIE.

Ta violente humeur va toujours à l'extrémité: mais laisse-moi faire; et, sur-tout, ne parle point que je ne te l'ordonne.

ROSETTE.

C'est assez; vous serez obéie.

JULIE.

On ouvre; baissons nos coiffes.

SCÈNE XXIV.

HILAIRE, ROLINE, JULIE, ROSETTE.

(*On tire une ferme qui représente une grande porte d'appartement et celle de deux cabinets.*)

ROLINE, *à Hilaire.*

Monsieur Eutrope est là-haut, avec votre nièce, monsieur.

HILAIRE.

J'en suis ravi. Sors, Roline, et fais venir ici Morille.

ROLINE, *faisant la révérence.*

N'avez-vous besoin de rien, monsieur?

HILAIRE.

Non; laisse-moi en repos, et va faire ce que je t'ordonne.

ROLINE, *s'en allant.*

J'y cours.

SCÈNE XXV.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

HILAIRE, *à Julie.*

Madame, voici l'appartement de votre serviteur, dont vous êtes la maîtresse.

JULIE.

Ah! monsieur...

HILAIRE.

Morille va venir; entrez dans ce cabinet pour nous écouter, et vous verrez comme je vais prendre la chose.

JULIE, *entrant dans le cabinet.*

D'accord.

(*Rosette entre aussi dans le cabinet.*)

SCÈNE XXVI.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

Que vous plaît-il, monsieur?

HILAIRE.

Venez çà, maraud; venez çà, pendard. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites?

MORILLE.

Moi, monsieur?

HILAIRE.

Oui, toi! oui, toi!

MORILLE.

Et que fais-je, monsieur?

HILAIRE.

Comment, traître! ce que tu fais!

MORILLE, *bas, à part.*

Je tremble. (*haut.*) J'ignore, monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, et que tu mériterois une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *bas, à part.*

Tout est perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on se repente de son crime, et qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*bas, à part.*) Que mon maître n'est-il hors d'ici!

HILAIRE.

Trahir une personne pour qui tu devrois avoir le dernier respect! Qui te porte à faire une telle perfidie?

MORILLE, *bas, à part.*

Tout est découvert. (*haut.*) Monsieur!...

HILAIRE.

Quoi, monsieur?... Parle.

MORILLE.

Monsieur!... monsieur!

HILAIRE.

Hé bien, quoi?

MORILLE, *à genoux.*

Je vous demande pardon.

SCÈNE XXVII.

JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie qu'il a été prendre dans le cabinet.*

Ce n'est pas à moi que tu dois demander pardon ; c'est à cette aimable personne, que ta mauvaise humeur maltraite.

MORILLE.

Ah, ciel ! que vois-je ! Je ne sais où j'en suis.

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin ! Allons, qu'on l'embrasse tout-à-l'heure devant moi ; qu'on lui témoigne son repentir, et qu'on la prie de vouloir te pardonner. (*à Julie.*) Le voulez-vous pas bien?

JULIE, *à Hilaire.*

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

HILAIRE, *à Morille.*

Ah, pendard ! tu ne mérites pas une femme si aimable. Allons donc, qu'on l'embrasse.

MORILLE, *résistant à Hilaire.*

Hé ! monsieur...

HILAIRE.

Quoi ! tu y montres de la répugnance !

JULIE.

Vous le voyez, monsieur.

HILAIRE, *prenant Morille par le bras.*

Vite, qu'on fasse ce que je dis.

MORILLE, *se retirant.*

Vous vous moquez de moi, monsieur.

HILAIRE.

Est-ce me moquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme?

MORILLE.

Ma femme!

HILAIRE.

Oui, ta femme, et dont tu as deux petits enfants.

MORILLE.

Moi?

HILAIRE.

Oui, toi: oses-tu soutenir que tu n'es pas marié avec elle?

MORILLE.

Oui, monsieur, je l'ose, puisque cela n'est pas.

JULIE, *à Morille.*

Cela n'est pas, infame? Peux-tu, sans rougir, proférer ces paroles?

MORILLE.

Quoi! vous êtes ma femme?

JULIE.

Oui, oui, je la suis; et tes débauches t'ont porté à me quitter pour une autre, qui, sans doute, vaut moins que moi : le Mans, où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchés, qui souvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuses et des chèvres coiffées

JULIE, *à Hilaire.*

Quel avantage aurois-je, s'il n'étoit pas mon mari, de venir ici me dire sa femme?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-dessus? car, auprès d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Eh bien! que réponds-tu à cela?

MORILLE.

Monsieur... elle veut être ma femme; j'en demeure d'accord.

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade! voyez qu'il est à plaindre! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus vite.

MORILLE, *allant pour embrasser Julie.*

Puisque vous l'ordonnez, monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE.

Non, monsieur; souffrez que je n'en fasse rien: il m'a refusée, en votre présence, et il est juste que je le refuse à mon tour, afin qu'il cherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a parbleu raison, et je n'en ferois pas moins en sa place. (*à Julie.*) Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *présentant sa main à Morille.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaisir.

MORILLE, *prenant la main de Julie pour la baiser.*

Et moi pareillement.

(*Julie retire sa main.*)

HILAIRE, *serrant la main de Julie.*

J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, et que ce soit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monsieur, je suis... votre serviteur. (*à part.*) Parbleu! je n'y vois goutte.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal. (*à Julie.*) Il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma nièce se marie, au plus tard, dans trois jours, et j'ai besoin, en son absence, d'une personne qui prenne soin de ma maison; je serai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.*

Et toi, qu'en dis-tu?

MORILLE.

Je ne m'oppose à rien, monsieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne sera pas bien faite que vous n'ayez couché ensemble.

MORILLE, *à part.*

Je voudrois voir cela.

JULIE.

Rien ne presse, monsieur.

HILAIRE.

J'en demeure d'accord; mais, dans ces sortes de réconciliations, le particulier de l'homme et

de la femme est un grand secours pour terminer bien des contestations. Vous pouvez, en attendant mieux, disposer de ce cabinet, vous y déshabiller et vous mettre au lit.

JULIE.

Oh! monsieur...

MORILLE, *se déboutonnant.*

Quant à moi, monsieur, je suis tout prêt à obéir.

HILAIRE, *à Morille.*

C'est bien fait. (*à Julie.*) Vous devez, à son exemple, montrer un peu d'empressement pour les choses.

JULIE.

Monsieur, permettez-moi...

HILAIRE.

Sans façon; je veux vous voir ensemble dans le lit; et pour cela, il faut vous laisser seule avec votre époux : l'occasion achèvera de cimenter ce que j'ai mis en beau chemin.

JULIE.

Je suis confuse de vos bontés.

HILAIRE, *à Morille.*

Qu'elle est charmante!

MORILLE.

Cela est vrai.

HILAIRE.

Qu'on fasse désormais son devoir, et que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coup vaille; voyons où la chose ira.

HILAIRE, *à Julie.*

Je cherche entièrement votre satisfaction.

JULIE.

Je vous en ai les dernières obligations. (*à Morille.*) Remercie donc monsieur de tant de graces qu'il nous fait

HILAIRE.

Je l'en dispense : il faut un peu l'excuser ; il est tout étourdi du bateau.

MORILLE.

Un autre le seroit à moins. (*à part.*) Que mon maître peste contre moi! (*haut.*) Monsieur, l'excès de mon silence vous explique... souverainement... ma reconnoissance.

HILAIRE, *à Morille.*

C'est fort bien dit. (*à Julie.*) Je vais emmener votre parente avec moi, et la conduire dans un autre appartement. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE, *à Hilaire.*

Souffrez qu'elle reste encore un moment ici; après elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle sorte, Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

SCÈNE XXVIII.

JULIE, MORILLE.

JULIE, *après avoir fermé la porte.*

Nous voici maintenant comme je l'ai souhaité. Or çà, monsieur le faquin, que me direz-vous?

SCÈNE XXIX.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE, *sortant du cabinet, à Morille.*

C'est à ce coup que nous te tenons, pendard!

MORILLE.

Quoi! Rosette aussi!

ROSETTE.

Oui, c'est Rosette, fourbe! Mais réponds à madame.

MORILLE, *à Rosette.*

Que veux-tu que je lui réponde? Elle se dit ma femme; elle a des enfants de moi; tout le Mans le sait : je ne comprends point ce qu'elle veut par là.

JULIE.

Je veux par là prévenir tes fourberies, et m'expliquer avec toi sur les perfidies de ton maître.

MORILLE, *à Julie.*

Je ne suis point un fourbe. Mais monsieur Hilaire vous a-t-il causé quelque déplaisir?

JULIE.

Ce n'est pas de monsieur Hilaire que je parle; c'est du traître Lisidor, chien!

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec lui, et que je ne l'ai vu.

JULIE.

L'effronté menteur! Il n'est donc pas amoureux de la nièce de monsieur Hilaire, et tu ne t'es pas mis cocher céans pour servir ses nouvelles amours? hem?

MORILLE.

Cela n'est point vrai.

ROSETTE, *donnant un soufflet à Morille.*

Impudent! un démenti mérite un soufflet. Nous savons tes ruses.

MORILLE, *à Rosette.*

Morbleu! je n'entends point raillerie.

ROSETTE.

Oh! tu n'y es pas encore; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds, et dis la vérité; car, autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE.

Où est-il Lisidor?

MORILLE.

Qu'il soit où il voudra; ce n'est pas mon affaire.

(*Il va pour sortir.*)

JULIE, *l'arrêtant.*

Non, non; tu ne sortiras point.

MORILLE, *résistant.*

Madame, laissez-moi

JULIE, *le battant*

Ah! maraud! il faut que je t'étrangle.

ROSETTE, *le battant aussi.*

Assommons ce trompeur. Ah, traître! ah, scélérat! tu passeras par nos mains.

MORILLE, *criant.*

A l'aide! au meurtre! ah! ah! on m'assomme!

SCÈNE XXX.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *en dehors, à la porte.*

Quel bruit est-ce là?

JULIE, *après avoir ouvert, à Hilaire.*

Hélas! monsieur, c'est ce méchant qui m'assassine; et, sans ma parente, je crois qu'il m'auroit estropiée.

HILAIRE, *poussant rudement Morille.*

Comment, infame! vous osez maltraiter votre femme chez moi! Oh! je vous apprendrai à vivre.

ROSETTE, *à Hilaire.*

Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense avoir le cou rompu. Ah! ah! je n'en puis plus.

MORILLE, *à Hilaire.*

Monsieur, elles ne disent pas vrai; et je vais vous faire connoître...

HILAIRE, *le repoussant.*

Taisez-vous, impudent, taisez-vous; autrement je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) Votre intérêt m'est cher. (*à Morille.*) Allons, qu'on aille à son écurie, et qu'on nous laisse ici.

JULIE, *se mettant au devant de Morille, à Hilaire.*

Non, monsieur, je ne souffrirai point qu'il sorte; il y va trop du vôtre

HILAIRE, *à Julie.*

Comment?

JULIE.

Il faut que vous sachiez sa trahison; je ne puis plus la celer. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui, sans doute, y est encore; il est important que vous sachiez à quel sujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là?

JULIE.

Je vous dis la vérité; nous l'avons vu.

ROSETTE.

Rien n'est plus assuré, monsieur; et c'est ce que nous lui reprochions quand il nous a battues.

HILAIRE.

Il y a de la vraisemblance à ce que vous dites: c'est peut-être un certain drôle qui, dit-on, en veut à ma nièce, et qui, possible, a de l'intelligence avec lui. (*à Morille.*) Quel est cet homme?

MORILLE, *embarrassé.*

Monsieur... je ne sais pas...

HILAIRE.

Par la mort! par la ventre! je le veux savoir, où je t'estropie.

MORILLE.

Monsieur, je vous demande pardon : c'est un de mes amis, fort galant homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la justice, et qui, pour sa sûreté, m'a prié instamment de le cacher deux ou trois jours dans le lieu où je couche.

HILAIRE.

Quoi! sans ma permission!

MORILLE.

Excusez-moi, monsieur ; je n'ai pas encore trouvé le temps de vous en parler.

JULIE.

Croyez, monsieur, qu'il vous abuse : les bontés que vous m'avez témoignées me forcent à prendre ici votre intérêt contre le sien.

HILAIRE, *à Julie, la caressant.*

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, et que, devant eux, vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE.

Il faut vous satisfaire. (*à Morille.*) Je com-

mence à me persuader que tu es un fourbe. Donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, monsieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas; demeure là.

JULIE.

Empêchez sur-tout que cet homme ne sorte de chez vous, et pour cause.

(*Morille donne sa clef à Hilaire.*)

HILAIRE, *sortant, à Julie.*

Laissez-moi faire; vous serez contente.

SCÈNE XXXI.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE, *à Morille.*

Eh bien! monsieur le fripon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE, *à Rosette.*

Que veux-tu que j'y fasse? est-ce ma faute?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendard?

MORILLE.

A la violente humeur de mon maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Ro-

sette, ma chère Rosette, suis-je indigne du pardon que je demande? (*à Julie.*) Madame, je suis perdu, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant à présent.

MORILLE.

Rosette, ma chère Rosette, par l'amour que j'ai pour toi, porte madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne sois point coupable.

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE, *à Rosette.*

Crois-tu qu'il soit véritable?

MORILLE.

Oui, la peste m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE, *à Morille.*

Penses-tu qu'on te croie, pour jurer?

MORILLE.

Quoi! Rosette, seras-tu une roche pour Morille? n'auras-tu point compassion de ses larmes, et ne sauroit-on te toucher par quelque endroit? Rosette! Rosette!

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, ses pleurs me percent l'ame, et je vous demande sa grace.

JULIE.

Eh bien! je lui pardonne à ta considération.

MORILLE.

Ah! me voilà trop content! arrive tout ce qu'il pourra maintenant : j'ai votre appui, c'est assez.

ROSETTE, *à Morille.*

Mort de ma vie! n'y retourne pas ; autrement...

MORILLE, *l'embrassant.*

Rosette, crois que je suis au désespoir de t'avoir déplu ; et que, quand il iroit de la potence...

SCÈNE XXXII.

DOROTHÉE, JULIE, MORILLE, ROSETTE.

DOROTHÉE, *derrière le théâtre.*

Morille!

MORILLE, *répondant à Dorothée.*

On y va. (*à Julie.*) C'est Dorothée.

JULIE, *à Rosette.*

Taisons-nous.

DOROTHÉE, *entrant.*

Quel bruit ai-je entendu?

MORILLE, *à Dorothée.*

Je ne sais.

DOROTHÉE, *à Morille.*

Quelles sont ces demoiselles?

MORILLE.

Je ne sais.

DOROTHÉE.

Pourquoi sont-elles ici?

MORILLE.

Je ne sais.

DOROTHÉE.

Que demandent-elles?

MORILLE.

Votre oncle.

DOROTHÉE.

Mon oncle? et où est-il?

MORILLE.

Il va venir tout-à-l'heure avec monsieur Lisidor.

DOROTHÉE.

Que dis-tu?

MORILLE.

Je dis que tout est découvert.

DOROTHÉE.

Comment?

SCÈNE XXXIII.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE, DOROTHÉE.

MORILLE, *apercevant Hilaire et Lisidor.*

Les voici.

DOROTHÉE, *à part.*

O ciel! que je suis malheureuse!

HILAIRE, *à Lisidor.*

Monsieur, c'est en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement et sans détours.

LISIDOR, *à part.*

Que vois-je! Julie en ces lieux!

HILAIRE.

Çà, pour quel dessein êtes-vous dans mon logis? Répondez.

LISIDOR, *embarrassé, à Hilaire.*

Monsieur, ce n'est point en ce lieu que je dois expliquer les choses; lorsque nous serons seuls, vous et moi, je vous en instruirai.

HILAIRE.

Il n'est pas nécessaire d'être seuls pour cela; il faut parler franc.

LISIDOR.

Vous le voulez ainsi, et moi je n'en ferai rien: serviteur. (*Il va pour sortir.*)

JULIE, *à Lisidor, l'arrêtant.*

Non, tu ne sortiras point que je n'aie éclairci toutes les choses.

LISIDOR, *à Julie.*

Madame...

JULIE.

Hé bien? madame... Que veux-tu dire?

HILAIRE, *à Julie.*

Qu'est-ce ceci?

JULIE, *à Hilaire.*

Apprenez, monsieur, que, pour mon malheur, j'aime ce perfide; que j'ai de lui une promesse de mariage, et qu'il cherche à me manquer de parole pour tâcher à surprendre votre nièce.

HILAIRE.

Vous avez une promesse de mariage de monsieur?

JULIE.

Oui, monsieur, et la voilà.

HILAIRE.

Vous n'êtes donc pas la femme de Morille?

JULIE.

Non, monsieur; et ce Morille est le valet de mon infidèle.

ROSETTE, *à Hilaire.*

C'est la pure vérité, monsieur; et moi je suis

la servante de madame. (*à Morille.*) Parle; n'est-il pas véritable?

HILAIRE, *à Morille.*

Que réponds-tu à cela, maraud?

MORILLE, *à Hilaire.*

Hé! rien.... monsieur.

HILAIRE.

J'entends; c'est assez. (*à Lisidor.*) Et vous, monsieur, qu'avez-vous à répondre là-dessus?

LISIDOR.

Que cela peut être vrai, et peut être faux.

HILAIRE.

La réponse est un peu normande. (*à Dorothée.*) Et vous, notre nièce, qu'en dites-vous?

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Que c'est un fourbe, un scélérat que je déteste.

(*Elle sort.*)

HILAIRE.

Fort bien.

SCÈNE XXXIV.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *à Lisidor et à Morille.*

Savez-vous, morbleu! que si vous ne sortez au plus tôt de ma maison, je vais vous mettre en-

tre les mains de la justice, comme des fourbes et des ravisseurs?

JULIE.

Monsieur, vous excuserez, s'il vous plaît, la liberté que j'ai prise, et vous pardonnerez à la tendresse d'une amante jalouse...

HILAIRE.

Allez au diable, et sortez promptement de mon logis. Pour ma nièce, elle épousera, dès demain, monsieur Eutrope ou un couvent. (*à Morille, lui donnant un soufflet en sortant.*) Et pour toi, voilà ton salaire.

SCÈNE XXXV.

LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

MORILLE.

Me voilà payé de mes gages.

ROSETTE.

Tu en es quitte à bon marché.

LISIDOR, *à Julie.*

Je ne sais que trop bien, madame, que je suis coupable envers vous; mais je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous m'accordiez le pardon que je vous demande. (*Il se met à genoux.*)

JULIE, *le relevant.*

On pardonne aisément aux personnes qu'on aime.

MORILLE.

Et toi, Rosette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Mais par quelle aventure êtes-vous ici?

JULIE.

Vous l'apprendrez une autre fois. Sortons, et ne donnons point sujet à monsieur Hilaire de se plaindre davantage.

MORILLE.

Je vous suis, car il ne fait pas bon ici pour moi.

FIN DU COCHER SUPPOSÉ.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 8 février 1685.

NOTICE

SUR

CAMPISTRON.

Jean Galbert de Campistron naquit à Toulouse en 1656, d'une bonne famille de cette ville. Son père, procureur général des eaux et forêts près le parlement de Toulouse, lui fit donner une éducation soignée dont il profita. Le jeune Campistron n'avoit encore montré aucun penchant pour la poésie, lorsqu'une affaire d'honneur l'éloigna de sa patrie. La passion qu'il avoit conçue pour une demoiselle de Toulouse lui suscita un duel dans lequel il fut blessé. Ses parents, craignant les suites de cette affaire et plus encore celles de son amour, l'envoyèrent à Paris. Il prit bientôt au sein de la capitale le goût du théâtre et des vers. Guidé par Racine dans la carrière dramatique, il essaya de marcher sur ses traces, et s'il n'attei-

gnit jamais les charmes de sa poésie, du moins est-il de tous nos auteurs celui qui a le plus approché de ce grand maître par la sage conduite et l'excellente contexture de ses ouvrages. Le premier qu'il donna fut *Virginie*. Cette tragédie, représentée, pour la première fois, le 12 février 1683, n'eut qu'un médiocre succès. L'année suivante, Campistron fit jouer *Arminius:* cette pièce réunit tous les suffrages, et lui fit une sorte de réputation, qui fut bientôt solidement établie par *Andronic* et *Alcibiade*. La première de ces tragédies, mise au théâtre le 8 février 1685, eut vingt-cinq représentations, dont les vingt premières à prix double. *Alcibiade*, donnée le 28 octobre de la même année, fut jouée quarante fois.

Trois ans après parut *Phocion*, qui obtint onze représentations. Cette tragédie fut suivie de *Phraarte*, dont un ordre supérieur fit interrompre les représentations, et qui n'a jamais été imprimée.

Adrien, tragédie mise au théâtre le 11 janvier 1690, n'eut que huit représentations.

Tiridate, donnée l'année suivante, eut un

brillant succès, et attira la foule pendant vingt-cinq représentations.

Aétius, tragédie représentée le 28 janvier 1693, fut jouée quinze fois, mais n'a point été reprise ni imprimée.

Dès 1684 Campistron avoit fait preuve de talent pour la comédie dans *l'Amante amant*, pièce en cinq actes qu'il avoit composée pour la femme de Raisin, laquelle desiroit jouer un rôle de travestissement. *Le Jaloux désabusé*, comédie qu'il donna le 13 décembre 1709, fut dès-lors regardée comme une fort bonne pièce, et tiendra toujours une place distinguée parmi les bons ouvrages de ce genre.

L'esprit et les talents de Campistron lui obtinrent plusieurs places lucratives. Sa valeur dans les armées lui mérita des décorations militaires. Il étoit de l'Académie française lorsqu'il mourut le 11 mai 1723, presque subitement, d'un abcès au poumon.

PERSONNAGES.

COLOJEAN PALÉOLOGUE, empereur de Grèce.
IRÈNE, fille de l'empereur de Trebisonde, et femme de l'empereur.
ANDRONIC, fils de l'empereur.
LÉON, MARCÈNE, } ministres d'état.
LÉONCE, envoyé des Bulgares auprès de l'empereur.
EUDOXE, gouvernante d'Irène.
NARCÉE, confidente d'Irène.
MARTIAN, confident d'Andronic.
ASPAR, GÉLAS, } officiers des gardes de l'empereur.
CRISPE, officier de l'empereur.
GARDES.

La scène est à Constantinople, autrefois Byzance, dans le palais de l'empereur.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARCÈNE, CRISPE.

MARCÈNE.

Quoi! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcène?
A moi! Me dis-tu vrai? puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Oui, seigneur, et bientôt il doit se rendre ici.

MARCÈNE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme,
Après que si long-temps, soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance?
Pour moi, je l'avouerai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi;
Et ma faveur, sans cesse à la sienne contraire,

Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai pourtant, et pour être éclairci
Des sentiments secrets d'un homme...

CRISPE, *l'interrompant.*

Le voici.

SCÈNE II.

LÉON, MARCÈNE, CRISPE.

LÉON, *à Crispe.*

Que l'on nous laisse seuls.

(*Crispe sort.*)

SCÈNE III.

MARCÈNE, LÉON.

LÉON.

Seigneur, puis-je prétendre
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que, de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez, sans contrainte, écouter mes discours?

MARCÈNE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrète;
Mais, dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez. Ne craignez rien en vous ouvrant à moi.
Je le jure, seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit; ce serment a dissipé ma crainte,

Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'empereur:
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie.
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moi;
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous, estimant son rival,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal,
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'empire.
Souvent nos démêlés étant près de finir,
L'empereur a pris soin de les entretenir.
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zèle.
Chacun de nous étoit un ministre fidèle,
Dont les yeux, attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoient affermi.
Ainsi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'empereur a joui du fruit de nos querelles.
Il faut les terminer; le jour en est venu.
L'état de cette cour, seigneur, vous est connu:
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irène
L'empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la princesse à son fils malheureux

D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colère;
Et si dans ses transports il épargne son père,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups.
Il impute à nos soins sa triste destinée.
Il croit que pour résoudre un second hyménée,
Enfin, pour en former les injustes liens,
L'empereur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur; associons nos cœurs et nos fortunes,
Et, pour nous maintenir, hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCÈNE.

Je ne sais si je puis, avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter;
Nous sommes seuls, enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage.
Je connois là-dessus l'esprit de l'empereur.
Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance;
Le prince est plus à craindre encore qu'on ne pense:
Il régnera; comment nous pourrons-nous sauver?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-temps une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous savez que toujours, solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret;

Grace à mes soins, j'ai lu jusqu'au fond de son ame;
J'ai vu son désespoir : l'ambition l'enflamme;
Au desir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De dompter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous, et devenir plus fier.
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance;
Mais sur-tout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la cour de son père,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire,
Et si de l'empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le prince; et je puis dire encore
Qu'il est cher à la cour, que le peuple l'adore.
Dès l'enfance, affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares :
Chaque jour l'envoyé de ces peuples barbares
L'entretient, le consulte, et près de l'empereur
Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile :
Que serions-nous tous deux dans un état tranquille?
L'empereur, libre alors de craintes et de soins,
Étant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques :
Il est, n'en doutez point, comme tous les monarques,

Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achètent leurs conseils,
Tandis que le désordre ou le destin contraire
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire;
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles :
Nos services passés sont de foibles asiles;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux;
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison... que dis-je? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte;
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie,
Que le peuple triomphe, et, loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir!

LÉON.

Oui, seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colère;
Occupons l'empereur; ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic... Mais je le vois paroître.
L'envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCÈNE IV.

LÉONCE, MARTIAN, ANDRONIC, MARCÈNE, LÉON.

ANDRONIC, *à Léonce.*

Je vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zèle
Des peuples opprimés je défends la querelle...
(*à Marcène et à Léon.*)
Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur,
Au gré de vos desirs, font agir l'empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un peuple malheureux et non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie;
Des peuples ébranlés j'assurerai la foi.
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misère;
Que, si j'obtiens par vous cet aveu de mon père,
En faveur de vos soins, je puis tout oublier,
Que je m'abaisse, enfin, jusqu'à vous en prier.

MARCÈNE.

Ah! seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

C'est assez. Il me reste à vous dire

Que je dois être un jour le maître de l'empire.
Laissez-moi.

(*Marcène et Léon sortent.*)

SCÈNE V.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

LÉONCE, *à Andronic.*

Sur l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons!

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites!
Et vous pouvez un jour, par une douce paix,
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'empereur doit ici vous voir et vous entendre.
Il l'a promis... Il vient... Je vais tout entreprendre;
Trop heureux, si mes soins donnent à vos états
Ce repos souhaité, dont je ne jouis pas!

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN, GARDES.

ANDRONIC, *à l'empereur, en allant au-devant de lui.*

Seigneur, Léonce encor vous demande audience;
Et vous avez daigné m'assurer...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'il s'avance.

LÉONCE, *se jetant aux pieds de l'empereur.*

Permettez-vous, seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Levez-vous.

LÉONCE, *à part, en se relevant.*

Fais si bien, juste ciel, que ma plainte le touche!...
(*à l'empereur.*)
Tout un peuple, seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur, justement renommée,
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre père, achevant ses exploits,
Se vit et la terreur et l'arbitre des rois.
Vous le savez, seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime,
Et ce digne héros pour ses fameux combats
Choisissoit parmi nous ses chefs et ses soldats.
Cet heureux temps n'est plus; ces guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs de gouverneurs avides.
Sous des fers odieux leur cœur est abattu:
La rigueur de leur sort accable leur vertu.
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes provinces,
Les chefs et les soldats et le peuple et les princes;
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la justice et les lois.
En vain vos ennemis à nos peuples soutiennent

Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent;
Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats:
Je dirai plus, seigneur, vous ne les savez pas.
Ah! si, pour un moment, vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême;
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors de vos sujets, moins empereur que père,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misère,
Et qu'à punir bientôt, avec sévérité,
Ces indignes abus de votre autorité.
Enfin, si l'on a vu nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la patrie,
Seigneur, nos gouverneurs sont les plus criminels;
Ils nous ont trop appris à devenir cruels!
Pour vous nous conservons la foi la plus constante:
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante?
Faut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?
Vous nous verrez, contents au milieu des déserts,
Braver, pour vous servir, tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre père.
Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans,
Voir piller nos maisons, massacrer nos parents,
Et les trésors tirés du sein de nos provinces,
Rendre ces inhumains plus puissants que nos princes;

Je l'avouerai, seigneur, nos peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger, en prince légitime,
S'il faut, ou nous absoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos coups;
Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos misères.
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos états.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice.
Que dis-je? vous voulez me prescrire des lois,
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix.
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et si je n'écoutois que mes ressentiments,
Je ne vous répondrois que par des châtiments.
Mais je veux bien encor suspendre ma colère.
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévère.
Allez; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

(*Léonce sort.*)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Eh bien, parlerez-vous encor pour ces rebelles,
Prince?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidèles;
Et malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs!
L'empereur, mon aïeul, dont les vives lumières
Égaloient le grand cœur et les vertus guerrières,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi..

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame, encor trop irritée,
Refuse à leurs soupirs la grace méritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aille...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte;
De ces lieux, pour un temps, souffrez que je m'écarte.
Tout m'en presse, seigneur; un peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,

Le desir de calmer les troubles de l'empire,
Et bien d'autres raisons, que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance, et quitter cette cour?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une première grace?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,
Ce que l'empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne!
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne!
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jeter parmi nos ennemis?
Vous êtes dans Byzance, où ma cour vous adore...
Quel étrange projet! je le répète encore:
Pour des peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous; je vous laisse y penser.

(*Il sort avec les gardes.*)

SCÈNE VIII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire:
Abandonnons des lieux où je ne puis ~~rien~~ voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir.

MARTIAN.

Eh quoi! vous flattez-vous que, loin de cette ville,
Que sous un autre ciel vous serez plus tranquille?
Non, seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas :
Changerez-vous de cœur en changeant de climats?
Et croyez-vous sentir en sortant de Byzance
Des transports moins pressants et plus d'indifférence?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter:
C'en est fait, mes tourments ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irène est trop charmante, et je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance;
Ses yeux sont plus puissants qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-temps ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon père avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irène.
Il s'élève en mon cœur des sentiments de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer.
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon père,
Et le ciel m'est témoin comme je le révère!
Je voudrois faire plus, mais il m'a tout ôté.
Son choix. . N'en parlons plus... je suis trop agité;

Je ne me connois plus, et je me crains moi-même.
Je suis jeune, jaloux; j'ai perdu ce que j'aime:
Fuyons; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, seigneur! Que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée!
Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos aïeux,
Votre cœur eût goûté, dans une paix profonde,
L'heureux sort que le ciel donne aux maîtres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
Eh quoi! pour pénétrer l'excès de ma misère,
Ne te suffit-il pas de connoître mon père?
L'empereur, soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang:
Les plus saints mouvements que la nature imprime,
Dans son austère cœur passeroient pour un crime;
Et, pour être né prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un père pour son fils.

MARTIAN.

Quoi! seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang.
Sur-tout de mon aïeul et l'exemple et la gloire

M'enflamme à tous moments et remplit ma mémoire.
Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché :
Je regarde son sort avec un œil d'envie;
A ses jours éclatants je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succès triomphants,
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des peuples asservis, des provinces conquises,
Des rebelles punis, des rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroit plus grand dans son adversité :
Je le vois triompher du destin irrité;
Et tirant de sa chute une nouvelle gloire,
A force de vertu, rappeler la victoire.
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi ni l'ordre d'une armée
Que par des traits confus ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore, et m'arrache des pleurs!...
Allons, obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus!...
Cependant, cherche Eudoxe; elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irène :
Du dessein que j'ai pris il la faut avertir;

Va la trouver; dis-lui qu'avant que de partir
Je demande sur-tout à voir l'impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
Que j'ose m'en flatter... Adieu : cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Je ne le verrai point : non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance
Il ne se presse plus de sortir de Bysance?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir;
Et, puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRÈNE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas;
Vous de qui les conseils, le zèle et la prudence
Devroient à tous moments rassurer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce prince déplorable?
Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra, pour le moins, devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune...
Que dis-je? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se résoudre à partir de la cour?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime.
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit, tôt ou tard, quelque éclat de ses feux,
Que l'empereur, suivant son penchant ordinaire,
Oublieroit les saints noms et d'époux et de père,
Et vous perdroit tous deux, sur un simple regard
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle,
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle.
Sur-tout, commandez-lui de ne vous voir jamais :
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce palais;
Qu'il pense à tous moments que son sort et le vôtre
Vous doit, jusqu'au tombeau, séparer l'un de l'autre.
O ciel! que feriez-vous, si, trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux, revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence?
Que de nouveaux combats! que de secrets soupirs!
Hélas! épargnez-vous ces mortels déplaisirs.
Si le prince une fois vous a promis, madame,

De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Étouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.
Voyez-le; et, sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRÈNE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste?
Ah! laissez-le-moi fuir sans me charger du reste!
J'ai causé ses malheurs, en causant son amour;
Le presserai-je encor de sortir de la cour,
Et d'aller essuyer, chez un peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre?
Que dis-je? pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur,
Au bruit de ses soupirs, à l'aspect de ses larmes...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes.
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien:
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien.
C'est trop, pour triompher de toute ma constance,
Hélas! d'avoir quitté les lieux de ma naissance;
Ces lieux où tout sembloit prévenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs!...
(*à part.*)
O bienheureux séjour! aimable Trébisonde!
O murs, où je vivois dans une paix profonde!
Que n'ai-je en vous perdant, de mes funestes jours
Par une prompte mort, vu terminer le cours!
Je m'éloignai de vous. En ces lieux entraînée

Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos pères l'ordonnoient. Trébisonde et Byzance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance:
Je venois, avec joie, en célébrer les nœuds.
Le prince étoit aimable, il étoit amoureux.
Vains projets! vains transports! espérance inutile!
J'arrive, enfin; à peine entrois-je en cette ville
Que je me vois livrée à des maux infinis.
Il me faut épouser le père au lieu du fils.
Nos destins sont changés: un ordre de mon père
Détruit dans un instant le bonheur que j'espère.
En victime d'état, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir!

EUDOXE.

Eh! pourquoi, rappelant vos disgraces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées?
Madame, faites-vous un généreux effort;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'empire
Les déplaisirs secrets...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Ah! que m'osez-vous dire?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi?
Cependant, qui jamais eut le sort plus contraire?
Observée avec soin par une cour austère,
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,

Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même;
Que vous dirai-je, enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent, malgré moi, moins fort que je ne veux!

EUDOXE.

Redoublez vos efforts. Le temps, votre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCÈNE II.

NARCÉE, IRÈNE, EUDOXE.

NARCÉE, *à Irène.*

Andronic s'avance vers ces lieux:
Il vous cherche, madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Ah! je n'ose l'attendre.
Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre.
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCÈNE IV.

ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

ANDRONIC, *à Irène, qui veut s'éloigner.*

Vous me fuyez, madame? Ah! ciel! quelle injustice!
Quoi! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?
Hélas! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné?

IRÈNE.

Que demandez-vous, prince, et que pourrez-vous dire?
Méprisez-vous les lois que je vous fais prescrire?
Quel est votre dessein de venir en ces lieux
Me faire, malgré moi, recevoir vos adieux?
Puisque vous êtes prêt à sortir de Byzance,
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un serment solennel
Nous impose à tous deux un silence éternel;
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime;
Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime;
Que sans cesse attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entends-je? juste ciel! De quoi m'accusez-vous?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable?

Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parceque je vous aime...
Pardonnez-moi ce mot, pour la dernière fois,
Et songez que je pars sans attendre vos lois,
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous vivez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme,
Si le moindre transport, un indiscret soupir,
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir.
Tout a gardé, madame, un rigoureux silence...
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
Je sais tous les combats qu'il me faudroit livrer
Si sous un même ciel nous osions respirer.
Je sais, enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'empire.
Ils ont su mon amour, et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer.
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre...,
Sauvons de leur soupçon et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloiguer; vous, pressez l'empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux, si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés apaiser la furie :
Ils me veulent pour chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs états,

Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le ciel, qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit, pour le moins, s'offenser de mon zèle.
S'il défend à mon cœur des sentiments trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'empereur votre père,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence a pu blesser vos yeux,
Appelez-moi, madame, et je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire;
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRÈNE.

En vain vous me flattez de ces fameux services :
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, prince, dans cette cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence.
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le ciel m'a donné,
Obéir à ses lois, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir sévère,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi;
Voilà, jusqu'à la mort, quel sera mon emploi.
J'avouerai, cependant, et je le puis sans crime,

Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime;
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix;
Que, pour tous mes plaisirs, le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent monarques jaloux
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidèle,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.
Faites-vous un bonheur, sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il temps? Ce bonheur, dont vous flattez mon ame,
Hélas! en vous perdant je l'ai perdu, madame;
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer.
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort;
Et, payant de mon sang ma première victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, madame, oubliez mes malheurs;
Et tandis que, nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Croyez-vous ma constance si ferme?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Étonne mon courage et confond mes projets.

Ah ! prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine ?
Que, pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyez seul à plaindre, et le seul malheureux ?...
Mais, que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue ?...
Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue ?
Partez, prince ; c'est trop prolonger vos adieux !

EUDOXE.

Ah ! madame, je vois l'empereur en ces lieux.

SCÈNE V.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

L'EMPEREUR, *à Irène, en lui montrant Andronic.*

Madame, quel étoit son discours et le vôtre ?
Mon abord imprévu vous trouble l'un et l'autre :
Je le vois ; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRÈNE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espère :
Il vient de me presser de vous parler pour lui ;
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerrière,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma prière...
(*à Andronic.*)
Je fais ce que je puis, prince ; vous l'entendez.
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez !

(*Elle sort avec Eudoxe.*)

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LÉON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Quoi! prince, vous cédez à votre impatience?
Vous êtes résolu d'abandonner Byzance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oui, seigneur; et déja je brûle de partir:
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne:
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en père,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander;
Mais, puisque, malgré moi, puisque, sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah! seigneur, voulez-vous...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ne me répliquez plus.
Songez à m'obéir d'une ame plus soumise.
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,

Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh ! bien, seigneur, je sors : mais c'est trop me contraindre ;
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre ;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs !

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à part.*

Quelle témérité, quel discours, quelle audace !
A mes yeux !

LÉON.

Vous voyez, seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous...
Que dis-je? croyez-vous que ce prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos fils malheureux !
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux !

MARCÈNE, *à l'empereur.*

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire ;
Je prends peu garde au fils, s'il faut servir le père.
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
Son ame d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise.

Iroit-il donc chercher des peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encôre, et partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé?

MARCÈNE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande;
Et, pour mieux attirer ce prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance;
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un chef tel que lui,
S'ils peuvent désormais braver votre colère
En opposant le fils aux menaces du père,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de votre successeur!

LÉON, *à l'empereur.*

Hélas! en quels excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!
Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers,
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,

Et, ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le ciel les avoue.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend :
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand ;
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole;
Pour lui le sort se fixe et la victoire vole :
Il gagne des soldats et l'estime et le cœur ;
Les peuples à son nom sont glacés de terreur.
Ainsi, gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore, ou le suit; tout le redoute, ou l'aime;
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux!

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez!... Mais prévenons sa fuite...
Sans cesse, de plus près, éclairons sa conduite.
Veillez sur tous ses pas et redoublez vos soins;
Placez autour de lui de fidèles témoins.
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

(*Léon et Marcène sortent.*)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR.

Ce n'est pas tout : dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement...
Ah! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne!
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irène?

Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils?...
Que dis-je? ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître...
O ciel! quelle terreur!... Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux...
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure...
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils:
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'impératrice;
Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irène et l'écoute et le plaint...
Ah! si je le croyois... un châtiment sévère...
Allons, développons ce funeste mystère.
Ils se cachent en vain, et, pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus, et, si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneur, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus;
Martian, tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais, quoi! ne sauriez-vous un moment vous contraindre?
Modérez vos transports. Est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce?
Est-il prêt? qu'a-t-il dit? et quelle est sa réponse?

MARTIAN.

Il se fait de vos lois un souverain devoir...
Mais il vient.

SCÈNE II.

LÉONCE, ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

C'est en vous que je mets mon espoir.
A des maux éternels la fortune me livre:
Ami, je suis perdu, si je ne puis vous suivre.
L'empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir;
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez, sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, seigneur, tout est prêt; vous n'avez qu'à me suivre.
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours.
De nos peuples armés acceptez le secours.
Ils ne veulent que vous; à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal, et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus. Par trop de violence,
On a poussé mon cœur et lassé ma constance.
Ouvrons des yeux, enfin, trop long-temps abusés;
Rendons, à notre tour, les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous; nos peuples vous attendent :
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fidèles à leurs chefs, patients à souffrir,
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, et tentez la fortune :
Mais sur-tout bannissez une crainte importune;
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords.
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise;
Entrez dans la carrière, et sans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs et ces égards sévères,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires;
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LÉONCE.

Martian est instruit, et je cours vous attendre.
D'abord que l'empereur, congédiant sa cour,

Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fidèles amis et des cœurs assurés,
Qui, tous brûlant pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, seigneur. Moi, sans plus différer,
A remplir vos desirs je vais tout préparer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'en est donc fait, seigneur, et, malgré ma prière,
Vous suivez les transports d'une aveugle colère;
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter.
Dans quels affreux périls vous courez vous jeter!
Ignorez-vous l'abyme où ce départ vous mène?
J'en frémis!... Vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'empereur en vous ne verra plus son fils;
Et vous êtes perdu, si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrète?

ANDRONIC.

Ah! cruel, oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir. Est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse cour?
Je sais dans mon projet quel malheur je m'apprête,

Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain,
Que mon sang, que l'état me défendront en vain.
Mais mon destin le veut : il faut que j'obéisse.
Eh ! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes moments
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourments?
On me prive à jamais de tout ce que j'adore,
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte,
Laissé-je un seul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets :
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits;
Et, nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie.
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande, par grace, à partir de Byzance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles états;
On me refuse encor l'emploi que je demande :
On soupçonne ma foi ! je vois qu'on m'appréhende.
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner;
On me croit dévoré de l'ardeur de régner,
Et tout près de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime.
Sur ces fausses raisons on me retient ici !

Je vois contre mes pleurs qu'un père est endurci ;
Je vois mes ennemis triompher de ma peine.
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne :
On veut me voir souffrir, et mes persécuteurs
Ne seroient pas contents, si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux transports de ma secrète rage !
Plus de conseils; il faut m'éloigner ou périr.
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-temps une douleur timide ;
Je veux que désormais la colère me guide,
Pour faire hautement repentir l'empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur !...
Mais déja dans ces lieux règne un profond silence...
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera temps reviens m'en avertir.

(*Martian sort.*)

SCÈNE IV.

ANDRONIC.

Enfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite, et soutient mes projets.

O vous, dont si long-temps j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Byzance,
Palais de mes aïeux, où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour;
Je fuis; mais, en partant, mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie!
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
Je l'aime, je l'adore et ne l'ose nommer.
Pour lui plaire à l'envi redoublez tous vos charmes;
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et, le ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs!...
(*voyant paroître Martian.*)
Enfin...

SCÈNE V.

MARTIAN, ANDRONIC.

MARTIAN.

Venez, seigneur; l'heure nous favorise:
Partez.

ANDRONIC.

(*à part.*)

Allons... O ciel! conduis notre entreprise.
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient... L'empereur se présente à mes yeux...
Serois-je découvert?

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ASPAR, CRISPÉ, GÉLAS, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *aux gardes.*

Gardes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC, *à part.*

Ah! du moins, par ma mort, prévenons sa justice.

(*Il veut se tuer, on le désarme.*)

L'EMPEREUR.

Mais, prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je suis criminel; vous connoissez mon crime.
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à-la-fois, mon cœur et vos soupçons;
Vous épargner le soin de chercher des raisons
Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide!

L'EMPEREUR, *à part*

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?...

(*aux gardes.*)

Qu'on l'ôte de mes yeux; qu'on le garde avec soin,

Et qu'on fasse expirer, au milieu des supplices,
Léonce et Martian, ses malheureux complices...
(*Andronic sort avec Aspar et quelques gardes. Martian est emmené par Crispe, Gélas, et d'autres gardes.*)

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Léon.*

Vous, Léon, hâtez-vous; et sans perdre un moment
Suivez le prince. Allez; cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

(*Léon sort.*)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

MARCÈNE, *à l'empereur.*

Vous l'avez vu, seigneur; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils.
Ils s'éloignoient tous deux, et ce palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile.
Mais, seigneur, un des miens, les suivant de plus près,
A connu leur dessein et vu tous leurs apprêts.
Il m'a tout dit. Nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite.

Par là, n'en doutez point, des peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés.
Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCÈNE IX.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE, L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

IRÈNE, *à l'empereur.*

Qu'ai-je entendu, seigneur? Quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiète, éperdue,
Je vous cherche, je cours : rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des soldats interdits, des gardes étonnés.
Qui cause dans la cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible,
Je les ai détournés. Ne craignez rien pour moi,
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRÈNE.

Quoi! seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Andronic, méprisant ma colère,
Couroit insolemment s'armer contre son père;
Et, malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux.
Mais le ciel, qui toujours me conduit et me guide,

A trompé les desseins de ce prince perfide,
Et, par ce juste soin qu'il répand sur les rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des lois.
Il est en mon pouvoir, et ce prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable.

IRÈNE.

Ah! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, et seriez-vous à ce point inhumain?

L'EMPEREUR.

Madame...

IRÈNE, *l'interrompant.*

A cet excès pousser votre colère!
Quelle horreur!... Pardonnez à mon discours sincère:
Je crains pour vous, seigneur, l'infaillible retour
Des mouvements du sang, des transports de l'amour,
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes;
Je crains pour vous la honte et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austère justice
Entraînent après eux un éternel supplice.
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour et la pitié sur celui qui périt;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu mériter qu'ils aient été fidèles...
Peut-être j'en dis trop; mais mon zèle, seigneur,
Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.

Je vois ce que prétend le zèle officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense ;
Allez ; ne doutez point de ma reconnoissance.
(*Il sort d'un côté avec les gardes, et Irène sort d'un autre côté avec Eudoxe et Narcée.*)

SCÈNE X.

MARCÈNE.

Enfin, le prince est près de périr aujourd'hui.
Aigrirons-nous encor l'empereur contre lui?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?...
Ah ! prenons, sans effroi, l'occasion offerte.
Il nous a menacés ; il nous perdroit un jour :
N'attendons point du sort ce funeste retour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LÉON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'empire.
L'empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LÉON.

L'empereur a déja vu la lettre
Qu'entre les mains du prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris?
Cependant, l'empereur veut que son fils la voie.
Il vous donne ce soin, Aspar; il vous l'envoie.
Faites-la rendre au prince, et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

(*Il lui donne une lettre.*)

ASPAR, *prenant la lettre.*

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zèle.

LÉON.

Mais, sur-tout, employez un ministre fidèle.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ASPAR.

Ne craignez rien; je vous ferai connoître
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un traître...
Mais je vois Andronic... Il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

ANDRONIC, ASPAR, GARDES.

ANDRONIC, *à Aspar et aux gardes.*

Qu'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

(*Aspar et les gardes s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

ANDRONIC.

Desseins mal concertés, malheureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance!
Douces illusions de mes esprits charmés,

Projets évanouis aussitôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimères,
Et laissez-moi, sans vous, contempler mes misères!...
O ciel, dans quel état me trouvé-je réduit?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
A quoi dois-je m'attendre, et quel espoir me reste?
Léonce et Martian, que déja l'empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment ma garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée,
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencements doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi, je meurs, et la rigueur du sort
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'empereur m'en punisse,
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice.
Qu'il songe à nos destins, et lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux...
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon père... mais, que dis-je? il refuse de l'être:
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma maîtresse, et l'empire, et le jour;
Voilà tous les présents que m'a faits son amour!...
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse;

Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse;
Et, quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir.
(*voyant entrer Gélas.*)
Mais, que veut-on de moi?

SCÈNE V.

GÉLAS, ANDRONIC.

GÉLAS, *lui présentant la lettre d'Irène.*
Seigneur c'est une lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.
ANDRONIC, *prenant la lettre.*
N'avez-vous rien à dire, et ne puis-je savoir...
GÉLAS, *l'interrompant.*
Non, seigneur. Je vous quitte, et j'ai fait mon devoir.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ANDRONIC.

Est-il quelque remède au malheur qui m'accable?
Le ciel me jette-t-il un regard favorable?
Qui peut être touché de mon sort inhumain?...
(*ouvrant la lettre et l'examinant.*)
Lisons... Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.

Je ne sais quel présage et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas...
(*Il lit.*)
« Par un dernier effort apaisez votre père.
« Ne ménagez plus rien, prince, pour vous sauver.
« Assurez une vie à l'état nécessaire,
« Et songez qu'en mourant... Je ne puis achever. »
(*après avoir lu.*)
O bonté sans exemple!... Adorable princesse!
Quoi! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse?
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix: il me semble l'entendre,
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous... Ah! prince trop heureux,
Par où mérites-tu des soins si généreux?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un père;
Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colère?...
Irène, de vos vœux je me fais une loi:
Vous voulez que je vivre, et c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre...
Mais, hélas! l'empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hasarder;
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder...
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance...
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi!...
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres.
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres...

Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours...
(*appelant.*)
Holà, gardes! quelqu'un.

SCÈNE VII.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon père,
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.
(*Aspart sort.*)

SCÈNE VIII.

ANDRONIC.

Que vais-je faire! ô ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'empereur? quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un père qui me traite avec indignité;
Qui ne me fit jamais ni caresse ni grace;
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace;
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel!
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?

Il ne me répondra qu'avec un froid silence :
Son front ne m'offrira qu'un sévère dédain ;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain...
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice ?...
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur !

SCÈNE IX.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

Préparez-vous, seigneur, votre père s'approche.

ANDRONIC.

(*à part.*)

Dites plutôt mon roi... Quel combat ! quel reproche !
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter !

SCÈNE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR, *à Aspar.*

Qu'on nous laisse...

(*Aspar sort.*)

SCÈNE XI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC.

L'EMPEREUR, *à part.*

A mes pieds viendra-t-il se jeter?

ANDRONIC, *à part.*

Par où commencerai-je, et qu'est-ce que j'espère?

L'EMPEREUR, *à part.*

Je sens à son aspect redoubler ma colère!

ANDRONIC, *à part.*

Allons, obéissons et ne balançons plus...

(*à l'empereur.*)

Vous me voyez, seigneur, interdit et confus...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'attendez-vous de moi, prince? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, seigneur, rassurez-moi!
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, seigneur? Ah! ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux et la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévère?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un père?

ANDRONIC.

Eh quoi! c'en est donc fait? il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils?
Et cependant, hélas! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous:
J'ose dans votre cœur avec cette défense
Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux.
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, et mon fils dans un traître!

ANDRONIC.

Seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons...

Allez, prince, marchez où l'honneur vous convie;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie:
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas!
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi! se rendre le chef d'un peuple téméraire,
Traiter secrétement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?...
Que ne puis-je douter de ton ingratitude?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois, au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asyles offerts, ces secours acceptés,
Ces serments mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au trône où, dès long-temps, un père te fatigue?
Réponds-moi, si tu peux. As-tu quelques raisons,
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons?
Parle: ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, seigneur; je ne puis ou n'ose vous répondre...
Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi!...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite.
Sous le joug importun de leurs sévères lois,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois ;
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égarements aux foiblesses de l'âge.
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous...
(*se jetant à ses pieds.*)
Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?
(*voyant l'empereur détourner la vue de dessus lui.*)
Quoi! loin de m'écouter vous détournez la vue?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvements
Qui devroient le saisir dans ces tristes moments!
Regardez-moi, seigneur, avec des yeux de père...
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colère.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC, *se relevant.*

Non; d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace
Qui m'a fait mendier une honteuse grace,
Et mon cœur, en effet, n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux.
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

C'est assez; je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort.
Hâtez le coup fatal d'une lente justice.
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt de honte et de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

L'EMPEREUR.

O ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence!...
C'est trop en sa faveur me faire violence...
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'impératrice l'aime...
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle-même.
Irène a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire.
Je n'en puis plus douter; le traître s'est trahi.
A d'autres lois enfin auroit-il obéi?
Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié?
Il excitoit ma haine, au lieu de ma pitié!
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage.

Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.
Dans quel temps? Au moment que, malgré ma colère,
Le traître me faisoit sentir que j'étois père,
Que toute ma fureur m'alloit abandonner!
Que sais-je? quand mon cœur eût pu lui pardonner...
Que cette lettre entre eux marque d'intelligence!
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres... Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir?
Comment ont-ils osé songer à me trahir?
Moi qui, par tant de soins et de persévérance,
De pénétrer les cœurs possède la science,
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les rois à me craindre,
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.
Deux perfides, sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison et trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'univers publie en ma faveur...
Hélas! ils m'abusoient sans peine et sans étude;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude:
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu!...
O malheureux époux! ô déplorable père!
Où dois-tu t'arrêter, où porter ta colère?...
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt.
Dans leur perfide sang étouffons cet affront.

Mais, sur-tout, ménageons leur mort avec prudence;
Par des chemins divers achevons ma vengeance.
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat :
Condamnons Andronic en criminel d'état...
Par un effort secret perdons l'impératrice,
Et cachons à-la-fois son crime et son supplice.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANDRONIC.

Serai-je encor long-temps dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t-on vivre un prince criminel?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude.
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on? L'empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé...
Que je souffre?... Je céde à mon impatience...
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance.
Je ne puis résister à tout ce que je sens...
(*voyant paroître les officiers des gardes.*)
Mais enfin voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCÈNE II.

ASPAR, GÉLAS, CRISPE, ANDRONIC.

CRISPE, *à Andronic.*

Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je vous entends. On veut que je périsse?
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice.
L'empereur le permet.

ANDRONIC

Sa bonté me surprend.
Je le croyois moins tendre et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain. Quand il faudra partir,
Vous me trouverez prêt · revenez m'avertir.

(*Aspar sort.*)

SCÈNE III.

ANDRONIC, GÉLAS, CRISPE.

ANDRONIC.

Mais, hélas! quel transport, quel mouvement me presse?

(*Crispe lui donne un fauteuil.*)

Que l'on me donne un siége... Il suffit; qu'on me laisse...

(*à Gélas et à Crispe, qu'il voit en pleurs.*)

Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs?

(*Gélas et Crispe sortent.*)

SCÈNE IV.

ANDRONIC.

Il est temps de s'armer d'une noble constance...
Où se termine, hélas! toute mon espérance?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître, dès le berceau, de cent peuples divers;
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug si long-temps fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs,
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
Je meurs, et, dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées!...
Mais, quoi! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort!
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux.
Furieux sans effet, amant sans espérance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux ni mes coups...
Ah! le ciel me devoit être un peu moins contraire,

Laisser libre, du moins, ma flamme ou ma colère,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler.
Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre...
Oui, je suis résolu... Mais, que deviendrez-vous,
Irène? De mon père évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
L'empereur en prendra de terribles alarmes!
Et que sais-je? peut-être, en ce moment fatal,
Il me condamne moins en père qu'en rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne!
Quel péril pour Irène, ô ciel! s'il la soupçonne!...
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!...
Voilà ce qui m'étonne, et non pas le supplice.
Mais je touche au moment du fatal sacrifice!...
Ciel! je t'offre ma mort, apaise ta rigueur.
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur!
Contre un barbare époux protége l'innocence;
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense.

SCÈNE V.

ASPAR, GÉLAS, ANDRONIC.

ANDRONIC, *à Aspar.*

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit?

ASPAR.

Oui, seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prêt?

ASPAR.

Je frémis de le dire!

ANDRONIC.

Tout est prêt?... Allons donc.

ASPAR, *à part.*

O vertu que j'admire!...

(*à Gélas.*)

Gélas, menez le prince.

(*Andronic et Gélas sortent.*)

SCÈNE VI.

ASPAR.

Ah! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort!...
Sinistre évènement! exemple redoutable!...
O perte pour l'empire à jamais déplorable!...
De quels coups après toi sommes-nous menacés?

SCÈNE VII.

IRÈNE, NARCÉE, ASPAR.

IRÈNE, *à Narcée.*

Non, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic, en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le temps qui me reste.

(*à Aspar.*)

Que fait le prince, Aspar? L'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR, *hésitant.*

Madame...

IRÈNE.

Expliquez-vous, parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'empereur un ordre exprès m'attire.
Vous saurez tout.

IRÈNE.

Allez. Prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importants.

(*Aspar sort.*)

SCÈNE VIII.

IRÈNE, NARCÉE.

NARCÉE.

Mais, que prétendez-vous, et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?
Hélas! que je vous plains! Mon cœur, saisi d'effroi,
Regarde votre sort...

SCÈNE IX.

EUDOXE, IRÈNE, NARCÉE.

EUDOXE, *à Irène.*

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Quel est votre dessein? Vous m'avez donc trompée?
Quoi! madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici, par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs?
Quel succès de mes soins! Ah! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire?
Que dira l'avenir, tout l'empire, un époux?

IRÈNE.

O ciel! pour ces conseils quel temps choisissez-vous?
Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente.
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos lois
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches.
Je commence à sentir les fatales approches!
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel...
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie!
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel et la liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah! quittez ce dessein, et cherchez du secours.

IRÈNE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours?
Non, non, qu'à l'empereur je serve de victime.
Il croit son fils et moi noircis du même crime...
Ah! courons le chercher : il est près de ces lieux.
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux!
Que les derniers regards de ce prince fidèle
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irène un seul moment ne vit pas après lui;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre tout entière à la sienne affligée;
Qu'au même instant, la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux...
Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse à la fin toute ma destinée!...

(*Elle fait quelques pas pour sortir, et est arrêtée par Gélas, qui survient.*)

SCÈNE X.

GÉLAS, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

GÉLAS, *à Irène.*

Madame, où courez-vous, et qu'allez-vous chercher?
Ah! plutôt de ces lieux il faut vous arracher!
Évitez un objet qui déchire mon ame!

IRÈNE.

Andronic est donc mort?

GÉLAS.

Il ne vit plus, madame.
Je viens, en ce moment, de le voir expirer,
Dans le bain que lui-même avoit fait préparer.

IRÈNE, *à Eudoxe et à Narcée.*

Soutenez-moi... Je cède après ce coup funeste...
(*à Gélas.*)
Et vous du sort du prince apprenez-moi le reste.

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain,
Offre ses bras lui-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang, qui coule à gros ruisseaux,
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit et ses yeux s'obscurcissent;
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent;
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler
Court au terme fatal...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je me sens accabler!...
Donnez un peu de temps à mon ame abattue...
(*après une courte pause.*)
C'est assez; achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il lève au ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
« O mort! des malheureux unique et sûr asyle.

« Je verrois ton approche avec un œil tranquille,
« Si du courroux vengeur dont je subis la loi
« La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi.
« Je crains... » En cet instant son ame s'est émue.
Il promène par-tout une inquiète vue.
« Père cruel! dit-il, d'un fils infortuné
« Je te rends tout le sang que tu m'avois donné :
« N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage. »
Alors de la parole il perd presque l'usage;
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus :
Ce ne sont que des mots toujours interrompus;
Son esprit se confond, le trouble s'en empare;
En de vagues projets il s'emporte et s'égare;
Il adresse sa voix à vous, à l'empereur,
Paroît tantôt tranquille et tantôt en fureur.
Enfin son sang s'épuise et sa force succombe,
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe.
Il meurt, et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs,

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à part.*

C'en est fait, à ses yeux la lumière est ravie:
Éclatez, mes soupirs; sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoi donc!...

IRÈNE, *à part.*

Regrets, transports, jusqu'ici retenus,
Paroissez; il est temps : je ne vous contrains plus...
Il est mort!... Ciel! quel sang a-t-on osé répandre!...
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher prince! Vois Irène, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur!...
Mais hélas! du poison l'atteinte se redouble...
Je sens croître à-la-fois ma foiblesse et mon trouble;
Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort!...
Non, non; je me trompois, ils agissent ensemble :
Tous deux en même temps... L'empereur vient. Je tremble.
Ma peine à son aspect vient de se redoubler.

SCÈNE XII.

L'EMPEREUR, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à l'empereur.*

Seigneur, avant ma mort, j'ai voulu vous parler.
Andronic est puni; je meurs empoisonnée...
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une lettre, aujourd'hui tombée en votre main,
A sans doute achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangère.
Sans honte, je l'avoue. Eh! pourquoi le cacher?
C'est le seul attentat qu'on peut me reprocher;
J'en atteste le ciel, ce ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense.
Ni votre fils ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir.
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidèle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.
C'est dans ce même temps qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort.
Je passe sans regret dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie...
(*à Eudoxe.*)
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie.

Otez-moi de ces lieux, et que je puisse, au moins,
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins!

(*Eudoxe et Narcée emmènent Irène.*)

SCÈNE XIII.

L'EMPEREUR.

Qu'entends-je? quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante et me gêne!
Étoient-ils innocents ou coupables tous deux?
Je ne sais... mais hélas! que je suis malheureux!...

FIN D'ANDRONIC.

LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 13 décembre 1709.

PERSONNAGES.

DORANTE.
CÉLIE, son épouse.
JULIE, sœur de Dorante.
CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.
ÉRASTE, ami de Dorante et de Clitandre.
Dubois, secrétaire de Dorante.
JUSTINE, suivante de Célie.
BABET, suivante de Julie.
CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La scène est à Paris, dans la maison de Dorante.

LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue? Approchez; il est temps
Que vous preniez de moi des avis importants.

BABET.

Vraiment, c'est une grace où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien! Mais, avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet : j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris; et vous et moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci,
De quel air on y vit, et quel homme est Dorante?

BABET.

Je sais qu'il a, du moins, vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austère économie
Exerce incessamment toute sa prud'homie;
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais;
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au palais;
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et, depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les courtisans et les gens du bel air;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins....

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame :
Elle a de la vertu; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire, en passant :
Elle a l'accueil flatteur, le coup d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidèle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil!

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée.... Et la sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractère?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur,
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre...
Dame!

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystère.

BABET.

Ne vous défendez pas, et soyez plus sincère.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi?
Dès ce jour, l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'en êtes point à votre apprentissage.

BABET.

J'espère par vos soins en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop! Mais croyez, néanmoins,
Que Clitandre en effet est digne de vos soins;

Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste, son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans doute...
(*voyant que Babet paroît distraite.*)
Mais voici le grand point. Vous rêvez!

BABET.

Non, j'écoute

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, si par force, il veut vous engager
A lui développer les secrets de madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien sur-tout...

BABET, *l'interrompant.*

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu en cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit madame pour monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile:
A vous voir, j'ai bien cru que vous etiez habile;
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point.
Vous répondez à tout et ne balancez point...

Mais il est tard; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coiffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JUSTINE.

Quelle rusée!... O siècle! ô temps! ô mœurs!
Tremblez, hommes, tremblez! j'approuve vos terreurs.
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE.

Bonjour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! Champagne, que dit-on?
Ton maître est-il content de notre invention?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre?

CHAMPAGNE, *tenant une lettre à la main.*

Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste, en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidèle.

CHAMPAGNE.

Eh! morbleu! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci! Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frère y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante?
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur

Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du père.

CHAMPAGNE.

Ce père en sentiment ne se connoissoit guère,
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute, à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grace au ciel mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Éraste et celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCÈNE IV.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

Quand monsieur sera prêt, je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, monsieur le secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au désespoir.
Il poursuit un arrêt qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre.

JUSTINE, *bas à Champagne.*

Songe à l'entretenir : je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qu'il me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc messager d'amour, tu prétends...

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire;
Ils vantent leurs talents, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi me fâcher?
Ma foi, monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Notre patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire:
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non: je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour: « Si vous vouliez me croire,
« Que vous auriez, monsieur, et de bien et de gloire!
« Sans peine, sans travail, sans incommodité,
« Que vous seriez bientôt un juge redouté!
« Perdez votre air de cour, quittez ces coteries,
« Où l'on ne pense rien que des badineries.
« Un air plus sérieux convient à votre état:
« La mine fait souvent le quart d'un magistrat.
« Réformez votre habit, rendez-le plus modeste;
« Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
« De la main du greffier je prendrai les procès;
« Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits;
« J'aurai le soin sur-tout de vous les bien écrire,
« Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
« Je ne vous trompe point. Regardez Ariston;
« On l'estime par-tout comme un autre Caton:
« La province le craint, la cour le considère;
« Cependant son mérite est dans son secrétaire. »

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, et je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah! si monsieur son père, hélas, vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail, qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix!

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable,
Je doute que le ciel en redonne un semblable.
Le palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bon homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur...
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être
Où vous verrez son fils...

SCÈNE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne, en lui donnant un billet.*

Adieu. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ses vers vanté que le sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JUSTINE, DUBOIS, *se tenant d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue:
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers? Vous moquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit secrétaire.

DUBOIS.

Que marmottez-vous là, la belle?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire?

Secrétaire, greffier, procureur, ni sergent,
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier?

DUBOIS, *à part.*

Fidèle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille! parlons : je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler.
(*Chacun d'eux s'avance de son côté, et ils se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE, *feignant d'être rêveuse.*

Ah! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez, en secret, puissamment agité.
De grace, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion
(Car vous devez savoir que j'excelle en morale),
« Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
« Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
« Qu'on ne trouve par-tout que contrariété ?
« Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
« Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble? »

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

« Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit;
« Tout le monde connoît ses talents, sa prudence.
« S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
« Rien ne troubleroit plus nos innocents plaisirs,
« Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs.
« Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
« Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
« Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,

« Il empoisonne seul le bonheur de nos jours. »

DUBOIS.

Et moi, je me disois : « Se peut-il que Justine,
« Que l'on vante par-tout et que l'on croit si fine,
« Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
« Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer?
« Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience,
« M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
« Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux
« Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux,
« Sur-tout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
« Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage? »

JUSTINE.

« Il faut que je lui parle à ce monsieur Dubois,
« Et que je sache, au moins, s'il entend le françois
« Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
« Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile.
« L'emploi de secrétaire est mince chez monsieur;
« Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
« Je l'en revêtirai; j'en réponds sur mon ame :
« Il gagnera bien plus à l'être de madame. »

DUBOIS.

« C'en est trop, ai-je dit, changeons notre destin :
« Allons trouver Justine; expliquons-nous enfin.
« Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
« Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;
« Que pour en acquérir et pour la contenter,
« Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
« Qu'en me formant le ciel m'inspira cette envie,
« Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie. »

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste; et notre intelligence
Me donne désormais une entière espérance.
Parle; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché :
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon! bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue!
De quelques soins pourtant son ame est combattue;
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs.
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes :
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fond de ce que je prétends,
Il faut que, dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse;

Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurois-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire;
Le reste me regarde... Adieu... Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi?...
(*lui présentant sa main.*)
Touche là : jure-moi que tu seras fidèle.

DUBOIS, *lui touchant la main.*

Oui, ma foi! Tu peux tout attendre de mon zèle.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter!...
Toutefois, sans frayeur je ne puis te quitter;

Je crois voir sur ton front, quand je le considère,
D'un hardi scélérat le parfait caractère.
Doit-on croire aux serments d'un homme de palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS.

C'est assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant!
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
Je renonce au palais, qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir greffe ni procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *à part, et paroissant rêver profondément.*
Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*
Je l'entends... Qu'a-t-il dit?... Qu'il paroît agité!

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrémité!
Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
(*soupirant amèrement.*)
Hélas!

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!...
Il ne voit rien; il croit être seul en ces lieux.
Mais...

DORANTE, *apercevant Dubois.*

Ah! c'est toi, Dubois?

DUBOIS.

Oui, monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts...
(*à Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non; et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon père fit long-temps l'épreuve de ta foi;

Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable sans cesse.
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis désespéré!

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plût au ciel! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmer,
Et je ne souffre, hélas, que pour la trop aimer!

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie.

DUBOIS.

Vous, monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,
Vous contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale.
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
« Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
« Qui garde pour sa femme un amour véritable?
« C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
« Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
« Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
« Que je voudrai de bien aux amants de ma femme!
« Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
« S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour! »

DUBOIS.

Eh! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentiments, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité

Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accrue; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme
Qu'aux mouvements jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi,
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
(*à part.*)
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage?
Sages Italiens, que vous avez raison!...
(*à Dubois.*)
Vingt fainéants sans cesse assiégent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Célie :
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer;
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin tous, à l'envi, la trouvent adorable;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrète audace.
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups d'œil, et que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure;
Et le public rira, si ma bouche en murmure;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfants de Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...
(*à part.*)
Ah! Français, qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et, blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manières d'Éraste.

Il cajole Célie, et le fait avec faste :
Il veut que je le voie ; il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu... Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin, si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guère,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je donc réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter ou de quitter ma femme.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, monsieur, avec Célie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.

On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre,
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui.
C'est cacher trop long-temps ma peine et mon ennui...
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
(*à part.*)
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
(*à Dubois.*)
O ciel!... J'entends du bruit... Je la vois; laisse-nous.
(*Dubois sort.*)

SCÈNE III.

CÉLIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sait... Mais par où commencer?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!...
(*à Célie.*)
Poursuivons toutefois... Allons... Bonjour, madame.

CÉLIE.

Bonjour, monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...

(*à Célie.*)

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin?

CÉLIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et, dans le même temps, je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir,
Que tous mes sentiments puissent ici paroître?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter? N'êtes-vous pas le maître?

DORANTE.

Pendant notre entretien, souvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle.

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,

Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lorsque, altérant la paix d'un heureux mariage,
(*à part.*)
On permet... Que je joue un triste personnage!

CÉLIE.

En vérité, monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.
On se laisse, à la fin, séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi, lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur,
Elle agit au-dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse;
Et, toujours attentive à ces soins importants,
Brave la calomnie et les discours du temps.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour
Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie.
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi! vous ne croyez pas...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Non; cela ne peut être.

DORANTE.

Mais, je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu! c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

CÉLIE, *avec fierté, et en colère.*

Ah! c'est donc tout de bon?... Cependant, qu'ai-je fait?
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons.

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Éraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.

Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang dont le nœud l'un et l'autre nous lie
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot, leurs discours, leurs soins, et leurs manières
Depuis un certain temps, ne me conviennent guères.
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit.
Est-ce, entre nous, madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentiments vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que, pour éviter leur vue et leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
« Madame, disiez-vous, vivez d'autre manière :
« Vous êtes trop farouche et trop particulière.
« Recevez autrement tous les gens que je voi,
« Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
« Rendez à mes amis ma maison agréable,
« Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable. »
En me parlant ainsi vous me les ameniez,

Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez.
« Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez madame :
« Je sors; excusez-moi. Je vous laisse ma femme... »
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir;
Et, pour vous obéir, j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!
(*à Célie.*)
Madame, j'avois tort, je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Écartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime; il a du mérite et du bien :
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie?
Différons ce malheur, gagnons encor du temps.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi! je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CÉLIE.

Eh bien donc! j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CÉLIE.

Eh quoi! ne faut-il pas que je vous obéisse?

DORANTE.

Oui; mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit...
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon!

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CÉLIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter, enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces messieurs, et j'en suis trop contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus.
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Eh bien, monsieur?

DORANTE.

voyez.

CÉLIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu!

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, monsieur?
Allez... Loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance?
Mais, malgré tout cela, je ferai mon devoir:
Comptez que ces messieurs ne viendront plus me voir...
(*apercevant venir Éraste et Clitandre.*)
Les voici.... Je leur vais expliquer ce mystère,
Leur dire que vous seul...

DORANTE, *l'interrompant.*

O ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non; ne m'arrêtez point: je le veux, je le dois.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh bien! il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse!

SCÈNE IV.

ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE, DORANTE, CÉLIE.

ÉRASTE, *à Dorante, en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CÉLIE.

Vous nous flattez, messieurs?

CLITANDRE.

Non, madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi!

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ÉRASTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon ami, tu sais vivre.
Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre?...
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux.
Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CÉLIE, *à Éraste, en regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore....
(*à Dorante.*)
Je gage que Dorante est de mon sentiment...
(*le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément....
(*à part.*)
Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête!

DORANTE, *à part.*

J'enrage!

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,

C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE, *à part.*

Je crève!

CÉLIE, *à Éraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CÉLIE, *à Éraste.*

Mais, Éraste, un jaloux ne peut-il se guérir?

ÉRASTE.

Oh! non, la jalousie est un mal incurable,
Et, sans doute, de tous le plus insupportable!

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir....

(*à Éraste et à Clitandre.*)

Serviteur.

ÉRASTE.

Quoi! tu sors?

DORANTE.

Non: je vais revenir.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Où court-il?... Que penser de cette promptitude?

CLITANDRE, *à Célie.*

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE, *à Célie.*

Madame, vous riez?

CLITANDRE, *à Célie.*

De grace! expliquez-vous.

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment?

CÉLIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Éraste, que Cléon, m'aiment de bonne foi.
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble....

JUSTINE, *l'interrompant.*

Eh bien! madame,
Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas?

CÉLIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas :
Travaillons; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont monsieur votre époux a déja l'ame atteinte.
Qu'Éraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que, pour la chasser, il faut qu'il la marie :
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Mais, Clitandre,
L'amitié que le sang a formée entre nous
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous;
Car, sans être perfide, enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place!
Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a!

Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur?

CÉLIE.

C'est trop!

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule?
Votre mère et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez.
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame; je mourrai, si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Eh bien! jusqu'à la fin servons votre tendresse....
Allons trouver Julie, et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frère est un motif puissant!

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir la tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage!

A quels soins désormais ce doux aveu m'engage!

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien:
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frère?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET, *voyant paroître Dubois.*

Non, c'est son secrétaire.

SCÈNE II.

DUBOIS, JULIE, CLITANDRE, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

Éloignez-vous d'ici, monsieur vous surprendroit.
Il me suit, et viendra, sans doute, en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc.

(*Clitandre sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS, *à Julie.*

Je commence assez bien, ce me semble;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec et rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois!

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frère.
Nous en aurons raison dans peu de temps, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

(*voyant entrer Dorante.*)
J'en suis sûr... Mais il vient... Laissez-moi.
(*Julie sort avec Babet.*)

SCÈNE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, monsieur?

DORANTE.

Je sors de table.
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé!
Ma femme m'assassine et met tout en usage
Pour me faire crever de dépit et de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit;
Et, s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Notre entretien a très mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis... Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sais-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner, que n'a-t-elle point fait?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS.

(*à part.*) (*à Dorante.*)
Tant mieux... La perfidie est donc considérable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru,
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée.
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Éraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience.
Moins timide qu'Éraste, elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin, puisque avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table.
Pour punir l'infidèle et pour me contenter,
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat, flatteur autant qu'utile;
Les mains me démangeoient... Mais j'ai craint les brocar
Qu'on m'auroit aussitôt jetés de toutes parts...
(*à part.*)
Que vous êtes heureux, vous en qui la nature
Agit sans aucun art et règne toute pure;
Qui, bravant le public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton;
Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme:
Gens du peuple, artisans, porte faix et vilains,
Vous de qui la vengeance est toujours dans vos mains!

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte!
On se soulage, au moins, en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos?

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos!...
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste?
Prenons, sans balancer, le parti qui me reste.
Courons chez mon beau-père; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh! croyez-vous par là soulager votre ennui?
Ah! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son père
Des chagrins que vous cause une femme légère.
Il vous condamnera, s'il est homme d'esprit;
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route?
Il soupire, il se plaint; personne ne l'écoute:
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin sont présents à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidèle:
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et, passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au couvent;
Mais bientôt, à l'insu de toute sa famille,
Il va, pour la revoir, sangloter à la grille.
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,

Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie et l'extrême licence.
Valère, par la sienne offensé chaque jour,
Diffère à la punir par un excès d'amour,
Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parents, et la reprend ensuite.
A ces piéges honteux il faut vous dérober.
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber :
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, monsieur, c'est le grand privilége.

DORANTE.

Je le casse, morbleu! Sans cela que ferai-je?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCÈNE V.

CÉLIE, DORANTE, DUBOIS.

CÉLIE, *à Dorante, avec un ton agréable.*

Voulez-vous bien, monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,

Et je ne voudrois pas perdre la promenade :
On nous donne à Surène un excellent soupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé.

CÉLIE, *à Dorante.*

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire,
Dans la rage où je suis, perfide?

CÉLIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais...
Je ne vous flatte point : craignez-moi désormais...
Vous perdez, sans retour, toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai.

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne!
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Éraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte...
(*à part.*)
Ventrebleu! que ne puis-je...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Ah! quel emportement!...
(*à Dubois.*)
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.
Je me meurs...
(*Dubois avance un fauteuil, et Célie tombe dedans en feignant de s'évanouir.*)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame...

Reprenez donc vos sens... M'entendez-vous, madame?
Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!...
(*à Dorante.*)
Elle ne répond point... Vous avez tort, monsieur...
(*à part.*)
Fort bien! l'on ne peut mieux jouer son personnage...
(*à Dorante.*)
Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage...

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement;
Et quand je la regarde... ah! Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que, malgré moi, mon cœur vole vers elle...
(*à Célie, en se jetant à ses pieds.*)
Madame, ouvrez les yeux, et voyez votre époux,
Soumis et repentant, embrasser vos genoux.

CÉLIE, *ouvrant les yeux et les refermant aussitôt, en feignant de retomber dans son évanouissement à la vue de Dorante.*

Ah! quel objet!... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie!

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grace, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir.

CÉLIE.

Que je suis malheureuse!

Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, modérez ce courroux.
Voyez mon désespoir.

(*Il se relève en voyant entrer Justine.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE, DORANTE, CÉLIE, DUBOIS.

JUSTINE, *à Célie.*

Eh bien! partirons-nous,
Madame? Profitez de la belle journée :
On vous attend... Mais, ciel! que je suis étonnée!
Que dois-je présumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, et vous pleurez tous deux?

CÉLIE.

Justine!

JUSTINE.

Eh bien, madame?

CÉLIE.

Ah! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE, *bas, à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, monsieur? Vous aurez tout gâté

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE, *bas.*

Vous?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte et de tendresse.
J'ai pris, dans ce désordre, un violent parti.

JUSTINE, *bas, à Dubois.*

Ah! Dubois!

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême
Contre moi, la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports...
(*à Célie.*)
Vous devez pardonner, madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois!

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeants.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,

Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la première loi que le contrat impose
De savoir, tour à tour, se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y règne en souveraine...
On vient... Gardez, tous deux, que l'on ne vous surprenne.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JUSTINE, DUBOIS.

ÉRASTE, *à Célie.*

Madame, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez sans doute?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,
Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remède sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra...

(*à Dorante.*)

Elle fera, monsieur, tout ce qu'il vous plaira;
J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi? non.

ÉRASTE.

As-tu quelque autre affaire?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchants.
Il nous méprise.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Célie.*)

O ciel!... Chacun cherche ses gens,
Madame; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

(*Célie et Éraste sortent.*)

SCÈNE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation !
Qu'il est dur de forcer son inclination !
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme...
C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

(*Il s'en va.*)

DUBOIS, *voulant le suivre.*

Vous suivrai-je, monsieur?

DORANTE.

Non.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui s'enfuit.*

Je ne sais que dire :
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire,
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?...
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bon homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE.

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrète.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiète.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains. Cependant il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet, à qui je veux parler :
Elle me paroît propre à me tout révéler.
Elle est jeune, sans art et sans expérience;
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCÈNE II.

BABET, DORANTE.

BABET, *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystère?...
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux :
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper?

BABET.

De Surène.

DORANTE.

S'est-on bien diverti?

BABET.

Fort bien, assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-temps, apparemment?

BABET.

Oui, fort long-temps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours, tandis qu'Éraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah!...

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés;
Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais, presqu'à tous moments, nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme!

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Éraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!...

(*à Babet.*)

Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Éraste, en vérité, sait agir galamment :
Il le faut avouer; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur.

BABET

Tout étoit délicat,
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chère une musique exquise;
La fleur de l'opéra.

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux : tous enfin ont été sur les rangs,
Et madame en a fait cent contes différents.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je crève, et ma douleur ne fut jamais si forte!

(*à Babet.*)

Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET, *lui voyant un air soucieux.*

Mais, qu'avez-vous, monsieur? Seriez-vous en colère?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux;
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude, et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissements altèrent bien les vôtres.
Ne feignez plus, monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien...

(*à part.*)

Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien!

BABET.

Éloignez-vous, monsieur, ou bien je suis perdue.
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera; précipitez vos pas...
Fuyez... Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire. Hélas!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BABET.

Je suis, pour cette fois, contente de moi-même :
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCÈNE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

Ma foi! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie!

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur,
Le mal les tient toujours. Par exemple, monsieur...
Mais, qu'en avez-vous fait?

BABET.

Ce que j'en devois faire;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

JUSTINE.

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos amants ont beau jeu; j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Éraste est un sot, à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire...
Le voici.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystère?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zèle est-il tout endormi?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux, aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une pièce de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colère
D'un mari qu'un coup d'œil irrite et désespère,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matière d'amour?

Mais, à le voir agir, c'est un franc imbécile...
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous, enfin pour montrer votre flamme,
Dans les règles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-temps me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame;
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas.

JUSTINE.

Comment?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable

M'a fait sentir pour elle un amour véritable.
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit!

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence :
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi! je n'en suis plus; ceci devient tragique.

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourments, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse et moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation?

Mais je suis un phénix dans ma profession :
Outre que, me chargeant d'une telle ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade;
Célie est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point, monsieur : m'en croirez-vous?
Épargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne :
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante...
Je vois Célie. Adieu : je suis votre servante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse... O ciel! que vais-je devenir?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre ame est charmée?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée;
Je vous l'ai dit cent fois : faut-il le répéter?

CÉLIE.

Fort bien! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours, peut-être, on pourroit le surprendre;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, madame.

CÉLIE.

Encor? Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon! bon!

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur.
J'aime, je vous adore, et je ne puis plus vivre,
Accablé des tourments où cet amour me livre.

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Éraste, et vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots. L'amour veut un salaire;
Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un :
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage?

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

J'avouerai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser?...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime :
Le mépris, au contraire, est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et sur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez, du moins...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Que pouvez-vous me dire?...

Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amants,
Sans doute, autorisé de pareils sentiments,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle.
S'il duroit plus long-temps, je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas a négliger;
On briguera par-tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur et quelle raillerie!
C'en est trop...

(*Célie sort.*)

SCÈNE VIII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Éraste.*

Quel objet!... Il me met en furie.
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en apercevant Dorante.*

C'est Dorante... Évitons de le voir.
Sa vue, en ce moment, comble mon désespoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DORANTE, *ayant vu Célie s'éloigner d'un côté et Eraste de l'autre.*

C'en est fait, pour le coup, ma disgrace est certaine.
Elle fuit, l'infidèle ! et la honte l'entraîne;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie, et venir, tête à tête,
Se voir et se parler ! Non, non, rien ne m'arrête;
Je ne balance plus, et je cours me venger...
Outrageons hardiment qui nous ose outrager...
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique...
Mais aussi donnerai-je une scène publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je, comme eux, la fable de Paris?...
Ciel ! dans cet embarras daigne éclairer mon ame !
J'aurois plutôt réglé tout l'état que ma femme.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE.

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme?
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais, encore, avec qui me suis-je apparié!
Prendre une belle femme!.. Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe; sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille amants ne la toucheroient pas,
Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,

Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siècle malin,
De paroître au public, ridicule ou chagrin?

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, DORANTE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi? monsieur.

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours; puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?
Nous sommes loin de l'heure où le coq doit chanter.
On songera peut-être alors à la retraite :
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer;
Ou bien que, de concert, la compagnie entière
Ne veuille pas à fond traiter quelque matière;
Ou que, de conte en conte, égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin, depuis deux ans que, sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir en même temps le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller, je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asile,
Quand je vous ai trouvé, monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir; je suis trop accablé...
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne résiste point à des tourments pareils...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CHAMPAGNE.

Où va-t-il? et pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé : le diable le tourmente...
Mais Babet vient... Ma foi! je la trouve charmante.

SCÈNE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet; je le dis franchement.
Je t'aime... Tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystère?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser:
Pour ton époux aussi je viens me proposer.
Aime-moi; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage!...
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal.
Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait, tout d'un coup, d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi...
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie:
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser?

Ah! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... mais, je me donne au diable,
Elle est femme, il suffit; elle est déraisonnable...
Elle vient.

BABET.

Nos amants la suivent pas à pas.

SCÈNE V.

CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi! madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas!
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance?...
Ciel!

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.
Je partage vos maux, et voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur:
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois des malheurs que je dois prévenir...
(*à Justine.*)
Éraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE, *à part.*

Helas!

CLITANDRE, *à part.*

Je suis perdu.

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus; je crève,
Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET, *à part.*

Étrange contre-temps!

CÉLIE.

Vous me maudissez tous?
Je vous l'ai déja dit, je souffre autant que vous;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même,
S'opposent, tous ensemble, à notre stratagème.
Dorante est furieux... Mais enfin le voici.

SCÈNE VI.

DORANTE, DUBOIS, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

Allons, fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE, *l'interrompant à son tour.*

Commencez par m'entendre.
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez...
(*à Julie, en lui montrant Clitandre.*)
Ma sœur, monsieur vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur; et pour cet hyménée

Prenons, sans différer, cette même journée.
Le plus tôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas!

DORANTE.

Laissons des compliments l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme...
(*à Célie.*)
Je fais des vœux au ciel pour cela... Vous, madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.
J'en ai beaucoup souffert; je l'avoue, à ma honte.
J'ai balancé long-temps sans me déterminer:
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends, enfin, et, quoi qu'on puisse dire,
(*voyant rire Célie.*)
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité, ce ris est rare et singulier...
Cependant, nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris, et vais à la campagne.
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux; c'est à vous de choisir:
Vous y vivrez tranquille, et pourrez, à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre...
Mais, quoi! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, oui, monsieur
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE, *voyant rire tout le monde.*

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se moque de moi, sans crainte et sans scrupule:
Nous verrons, à la fin, si l'on aura raison.

CÉLIE.

Nous vous avons, monsieur, fait une trahison:
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légère offense.
Ma mère est du projet; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie.
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie,
C'étoit notre dessein; nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Éraste va venir; et vous allez entendre
Quels sont mes sentiments.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis.

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh bien! de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage?

JULIE.

Assurément.

DORANTE, *à Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, monsieur, car j'en etois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même es entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, sans doute; et j'ai cru vous rendre un grand service
Dans la réflexion, vous-même en conviendrez;
Et j'espère qu'un jour vous m'en remercierez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas! si vous saviez, pour soutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte!
Ah! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre.
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre;
Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Éraste paroît... Il vient fort à propos.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE, *à Éraste.*

Éraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous savez pour cela ce que nous avons fait?
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait...
Mais, dans le même temps, évitez ma présence:

Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O ciel! quelle défense!

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander:
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*à Dorante.*)
Achevons leur hymen, et partons.

DORANTE.

Non, madame.
Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame!
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait, lui seul, le bonheur où j'aspire:
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;
Et, me cachant au monde, au moins pour quelque temps,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contents.
Puisque aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frère,
Je partirai demain; rien ne peut m'en distraire:
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et, puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE, *à part.*

Elle est jeune, elle est belle, et sage!... Ah! quelle femme!
Quel sens, quelle droiture, et quelle grandeur d'ame!...

Exemple dans ce siècle et bien rare et bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château...
(*au parterre.*)
Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LE DEUIL, comédie, par Hauteroche. . . Page 1
CRISPIN MÉDECIN, comédie, par le même. 59
LE COCHER SUPPOSÉ, comédie, par le même. . . 141
ANDRONIC, tragédie, par Campistron. 205
LE JALOUX DÉSABUSÉ, comédie, par le même. . 283

FIN DE LA TABLE.

2844 4

PQ
1801
H25
1824

Hauteroche, Noël Le Breton

Chefs-d'oeuvre dramatiques de Hauteroch

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY